Dr Jean PRICE-MARS

(1959)

De Saint-Domingue à Haïti

Essai sur la Culture, les Arts et la Littérature

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@ugac.ca

Site web pédagogique : <http://www.ugac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Dr Jean PRICE-MARS

**De Saint-Domingue à Haïti.
Essai sur la Culture, les Arts et la Littérature.**

Présence africaine, 1959, 170 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 12 points.

Pour les citations : Comic Sans, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 12 avril 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

[6]

Du même auteur

PRINCIPAUX OUVRAGES

La Vocation de l'Élite. Éditions Chenet (Port-au-Prince) 1919.

Ainsi Parla l'Oncle. Imprimerie de Compiègne (France) 1928. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Une étape de l'évolution haïtienne. Imprimerie de « La Presse » (Port-au-Prince) 1929.

Formation ethnique, Folklore et culture du Peuple haïtien. Éditions Virgile Valcin (Port-au-Prince), 1929. [En préparation dans Les classiques des sciences sociales. JMT.]

Jean-Pierre Boyer Bazalais et le Drame de Miragoâne. Imp. de l'État (Port-au-Prince), 1948.

La République d'Haïti et la République Dominicaine. Imp. Held, Lausanne (Suisse), 1954.

Silhouettes nègres et négrophiles. sous presse aux éd. Présence Africaine.

Dr Jean PRICE-MARS

De Saint-Domingue à Haïti.
Essai sur la Culture, les Arts et la Littérature.

Présence africaine, 1959, 170 pp.

Table des matières

Présentation

1. [Essai sur la littérature et les arts haïtiens de 1900 à 1957.](#) [Pétionville, Haïti, 17 juin 1957.]
2. [Arts, littérature et culture. \[Conférence prononcée à l'Institut Haïtiano-américain, le 11 décembre 1953.\]](#)
3. [La Fontaine a menti... Une réhabilitation de la cigale.](#) [Conférence prononcée à «Primavera» en 1923 pour célébrer le centenaire de la naissance de J.-H. Fabre.]
4. [La position d'Haïti et la culture française en Amérique.](#) [Conférence faite à la réunion de Mesa Redonda (Porto-Rico) pour discuter les moyens d'intensifier la connaissance mutuelle entre les pays d'Amérique.]

De Saint-Domingue à Haïti.
Essai sur la Culture, les Arts et la Littérature.

Présentation

Jean-Price Mars

[Retour à la table des matières](#)

[7] Au moment où l'Afrique noire confronte un nouveau destin dans les transformations politiques, économiques et sociales dont témoigne l'évolution actuelle de tous les peuples de la terre, il nous a semblé opportun de mettre en évidence ce qu'en 155 années d'indépendance a réalisé le peuple haïtien au point de vue culturel. Si fragmentaires et si incomplets que soient les essais publiés dans ce volume, ils ne révèlent pas moins que Haïti s'est efforcée d'apporter sa contribution à l'épanouissement de la culture occidentale. En éditant ces essais qui ont été rédigés en des époques et selon des sollicitations diverses, nous avons voulu profiter de l'occasion qui nous est offerte par le deuxième Congrès des Artistes et des Écrivains noirs pour offrir notre publication à la « Société Africaine de Culture » et à « Présence Africaine » en hommage de notre gratitude et de notre admiration pour leur magnifique travail de rapprochement et de coopération des élites noires dispersées dans les cinq continents.

Jean PRICE-MARS.

[9]

De Saint-Domingue à Haïti.
Essai sur la Culture, les Arts et la Littérature.

I

Essai sur la littérature et les arts haïtiens de 1900 à 1957

Petionville, Haïti, 17 juin 1957.

[Retour à la table des matières](#)

[11] L'honorable M. Montezuma, de Carvalho, a bien voulu m'associer à la courageuse et difficile entreprise qu'il a assumée en m'invitant à collaborer avec lui à l'élaboration d'une histoire de la littérature de tous les pays d'Amérique. Il m'a prié d'y assurer la participation haïtienne en faisant valoir ce que nos écrivains ont produit en ce domaine en ces cinquante ou soixante dernières années.

Tel est le cadre, tel est l'objectif.

Or, si la délimitation spatiale ainsi précisée peut se justifier par la discipline qu'il convient d'imposer à chacun des collaborateurs pour fixer le développement [12] du sujet qui lui est imparti dans les limites d'une époque déterminée, elle n'en implique pas moins - en ce qui concerne la production haïtienne - un problème de date et de circons-

tances historiques qu'il convient de résoudre avant d'entamer le fond même du débat.

En effet, lorsque l'historien des Lettres haïtiennes est obligé de circonscrire la production littéraire entre 1900 et 1957 pour dresser un panorama de notre littérature, une telle attitude équivaut à alourdir ses démarches et à obscurcir ses perspectives. Non point qu'on ne puisse étudier et énumérer les oeuvres de la littérature haïtienne pendant le laps de temps dont il s'agit. Non point qu'on n'en puisse démontrer l'originalité et l'intérêt. Mais la difficulté de la tâche surgit aussitôt que l'on veut restreindre l'analyse des oeuvres dans la limite préalablement fixée sans considération du fait que certaines d'entre elles ne sont que la suite ou le prolongement, le développement ou l'évolution des idées préconisées ou d'autres ouvrages précédemment publiés, l'illustration d'une philosophie, d'une conception de la vie antérieurement énoncée. Il advient donc qu'en s'astreignant à envisager la production littéraire à partir d'une période arbitrairement ordonnée, on s'expose à obéir à une discipline qui en étrique la valeur en résonance et en profondeur. Quoi qu'il en soit et en tenant compte [13] des réserves ci-dessus stipulées, nous allons essayer de dresser un tableau de la littérature haïtienne en ces cinquante ou soixante dernières années tel que l'analyse nous la révèle et selon les perspectives qui nous ont été prescrites.

Et d'abord, la littérature haïtienne des origines à nos jours, a toujours été dans son ensemble une littérature engagée. On entend dire par là qu'elle fut, qu'elle est restée l'expression de l'état d'âme d'un peuple constamment aux prises avec les péripéties d'une lutte sournoise ou ouverte pour intégrer les droits de l'homme dans les normes de la vie publique. Elle a été, le plus souvent, chez les poètes et les romanciers le thème de revendications pour honorer la personne humaine et glorifier l'essence et la valeur des libertés humaines. Jadis, nos poètes ont chanté, exalté, magnifié l'héroïsme des preux qui ont

converti le troupeau d'esclaves dont nous descendons en une nation - la seconde qui conquiert son indépendance politique dans les Amériques.

Précisément, en 1904, la nation haïtienne avait atteint un siècle d'existence politique. Elle en prit occasion pour établir le bilan de sa vie spirituelle en faisant publier - entr'autres manifestations - une double anthologie en prose et en vers de notre production intellectuelle, [14] pendant un siècle d'indépendance. Ces deux ouvrages reçurent la consécration d'un prix de l'Académie française. Sans doute, ce geste de l'Institut n'était qu'un simple hommage rendu à la fidélité du culte que le peuple haïtien attache à la culture française dont il s'est constitué l'héritier de ce côté-ci de l'Atlantique. Car, il convient de souligner que ce ne fut pas le moindre des paradoxes que les centaines de milliers d'hommes emmenés d'Afrique à Saint-Domingue pour servir d'esclaves dans les plantations, après y avoir défriché le sol, propulsé la plus prodigieuse prospérité connue de l'époque après y avoir même mêlé leur sang à celui de leurs oppresseurs, aient renversé les rôles en se substituant à leurs maîtres et fondé, en ce coin des Amériques, une nouvelle patrie pour l'homme noir. Mais ce fantastique avatar portait en soi des difficultés inhérentes au processus même du phénomène. Il est évident que les origines diverses des éléments de la nouvelle communauté, venus de toute part de la côte occidentale de l'Afrique, depuis le Cap Blanc jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, expressément recrutés en des tribus variées à l'infini et intentionnellement disparates, de telle façon que leur hétérogénéité constituât autant d'assurances contre l'éventualité des révoltes, il est évident que toutes ces précautions avaient été prises dans le dessein de [15] fixer la pérennité de l'esclavage. Néanmoins, en fin de compte, elles ne purent empêcher, à l'heure fatidique du destin, le rassemblement, la soudure des masses opprimées pour aboutir à la création d'un État Nègre dans le bassin des Antilles, chargé, tout à la fois, de la survivance culturelle d'un lointain passé africain et pétri, malgré tout, des bribes éparses ramassées et assimilées au bric à brac de trois siècles de contacts avec la culture occidentale personnifiée par la présence française.

Il en est résulté chez ce peuple un complexe culturel dont la littérature haïtienne a porté et porte l'empreinte dans l'expression des oeuvres de nos écrivains.

Pendant longtemps, sans s'en douter, elle a oscillé dans l'ambivalence de deux pôles d'attraction : une attirance mystérieuse vers l'Afrique légendaire et un attachement imperturbable à la France dont la puissance de rayonnement est universelle. Comme, d'autre part, à l'issue de la guerre de la libération, en 1804, la nation a solennellement adopté la langue et les institutions de l'ancienne métropole pour marquer sa volonté d'appartenance à la culture occidentale, il s'ensuivit que le plus grand objectif des gens de lettres fut d'extérioriser leurs sentiments et leurs idées dans le plus pur français afin, peut-être, de démontrer l'aptitude nègre si souvent déniée [16] à s'assimiler l'essence d'une civilisation supérieure. Noble ambition, sans doute, mais dramatique gageure étant donné que seul un petit nombre d'écrivains avait été élevé en France et pouvait se prévaloir d'une connaissance approfondie de la langue française. Il est vrai que d'autres écrivains avaient été des autodidactes obligés puisque avant les 14 années de la guerre de l'indépendance, la colonie de Saint-Domingue n'avait affiché aucun souci de formation scolaire pour les propres fils de colons encore moins pouvait-il être question d'instruire les fils d'affranchis - les esclaves n'ayant pas été considérés comme des personnes humaines ne pouvaient pas entrer en ligne de compte. En outre, la nouvelle nation haïtienne pendant les premières vingt-cinq années de son existence n'était qu'un vaste camp retranché où le peuple tout entier vivait dans l'anxiété d'un retour possible de l'ennemi pour une reprise immédiate des hostilités. Comment voudrait-on qu'en de telles conditions, l'oeuvre d'art ne fut pas un fidèle reflet des circonstances et de l'état d'esprit public ? Tout le siècle qui, de 1804 à 1904, couvrit la production littéraire porta la marque de cette double préoccupation. Aussi bien, nos écrivains ne cherchaient-ils qu'à imiter les modèles qui, de l'autre côté de l'Atlantique, sur les bords de la Seine, dominaient la production française. Et lorsqu'on se [17] rappelle que, dans la première moitié du 19^e siècle, le romantisme fut la grande école où brillait

l'éclatante pléiade des poètes et des prosateurs dont le génie a immortalisé quelques-unes des plus belles oeuvres de la littérature française, il se conçoit aisément que la littérature haïtienne fut comme un écho lointain des grandes orgues dont les nappes sonores se répandaient en splendides harmonies sur la terre de France. Prose ou vers, le romancier, le conteur ou le poète haïtien s'efforçait de donner à son oeuvre le cachet que préconisait l'école romantique. Faut-il en offrir des exemples probants ?

On se souvient que l'une des nouveautés du romantisme fut de mettre en relief les thèmes d'exotisme dont le lyrisme s'emparait pour exalter ce qu'il pouvait y avoir d'étrange et de singulier inconnu en France. Entr'autres pays, ceux d'Orient lui offrirent les sujets de leur histoire, l'attraction de leurs moeurs, la bizarrerie de quelques-unes de leurs coutumes peu familières à l'Occident. Et d'ailleurs, sans avoir besoin de recourir à ce stratagème, est-ce que le moyen-âge plus accessible à la curiosité romantique ne servit pas de pôle d'attraction pour fournir à l'interprétation lyrique les motifs des poèmes autant que les sujets de vastes épopées, telles que le gothique inspira à Victor Hugo le roman de Notre-Dame de Paris ? Mais voici que l'empire turc par [18] la répression sanglante des révoltes contre sa domination détermina la Grèce à s'insurger en une lutte héroïque pour la conquête de son indépendance. Le peuple français s'enflamma pour la défense de la Grèce et s'allia à tous les philhellènes de l'Europe dans une croisade contre l'Empire Ottoman. Le romantisme s'inspirera des échos de la lutte pour en louer les péripéties. Et Victor Hugo, jeune, fera paraître les « Orientales », tout plein de la fumée des batailles de Navarin et qui contient déjà en puissance « La Légende des Siècles ».

Or, dans l'île antiléenne, en Haïti, dont l'indépendance politique ne datait que de quelque vingt ans, la jeunesse intellectuelle, elle aussi, s'embrasera d'enthousiasme philhellénique, et, on sait qu'à l'appel de l'Abbé Grégoire, elle voulut dans un élan donquichotiste former des bataillons pour aller au secours de la Grèce lointaine, défendre la li-

berté des peuples à disposer d'eux-mêmes. Peut-être, est-ce ce climat spirituel qui incitera le plus grand des hommes de lettres de cette époque, Démesvar Delorme (1831-1901) à concevoir son roman « Francesca » dans le décor de l'Italie des condottieri et à donner une origine ottomane au principal héros du livre tandis que son autre roman « Le Damné » tirera le cadre de son sujet de la Suisse et promènera ses personnages d'aventures en aventures selon le [19] modèle génial d'Alexandre Dumas, un prestigieux romantique et presque un congénère. Il conviendrait d'ajouter que si Delorme, Haïtien, plaça le thème de ses romans hors de son pays natal, c'est que non seulement il avait peut-être obéi au poncif d'exotisme fort prisé en son temps, mais sa profonde admiration pour Lamartine et Hugo qu'il eut le bonheur de fréquenter et dont il reçut le plus cordial et le plus confraternel accueil, suscita chez lui un tel aiguillon que sa formation intellectuelle en éprouva la plus salutaire et la plus féconde influence. De même que, de son côté, il exerça dans le milieu haïtien une sorte de magistère spirituel par l'éclat et le rayonnement de son talent.

Peut-on déduire de toutes ces considérations la raison pourquoi la prépondérance de l'école romantique se prolongea jusqu'à une époque proche de nous ? La question mériterait d'être approfondie si nous en avions le loisir. En tout cas, on ne saurait passer sous silence l'autre exemple significatif de la similitude d'inspiration et de rythme qui a fait éclore un poème « Idalina » de l'Haïtien Oswald Durand (1840-1906) à l'instar de « Sara la baigneuse » de Victor Hugo. Pour asseoir le bien-fondé de notre observation, rien ne sera plus concluant que la reproduction entière de l'un et l'autre [20] Poème encore que ce témoignage soit de nature à accaparer une place démesurée dans la discussion.

Voici « Idalina », le poème d'Oswald Durand

Sur le rivage où la brise
Tord et brise
Les rameaux des raisiniers
Où les merles font bruire
De leur rire
L'éventail des lataniers

Je m'en allais, triste et sombre,
Cherchant l'ombre
Propice aux amants jaloux,
Écoutant la blanche lame
Qui se pâme
En mourant sur les cailloux.

Je me disais, la pensée
Oppressée :
« Quoi ! devant moi, nulle enfant
« Pour m'accueillir, n'est venue, Ingénue,
« M'offrir son front triomphant » ?

[21] Mais, tout à coup, sur la rive,
Elle arrive
La, gentille Idalina,
La brune fille des grèves Qu'en mes rêves
Le ciel souvent m'amena.

Sa légère chevelure
A. l'allure
De nos joyeux champs de riz
Quand ses boucles sous la brise
Qui les frise,

Bondissent en petits plis.

Le vent entr'ouvrant sa robe
Montre un globe
Double, telles l'œil peut voir
Deux sapotes veloutées
Surmontées
De deux grains de raisin noir.

Sa lèvre qu'un dieu décore
Est encore
Bien plus brune que sa peau
[22] Car de notre caïmite
Elle imite
Le violet pur et beau.

J'étais caché sous les branches.
Ses dents blanches
Mordaient le raisin des mers.
Elle restait, l'ingénue,
Jambe nue,
Jouant dans les flots amers.

Sur le rivage où la brise
Tord et brise
Les rameaux des raisiniers
Où les merles font bruire
De leur rire
L'éventail des lataniers.

Lorsque la première étoile
Vint, sans voile
Briller dans le vaste azur,
Et que la nuit souveraine,
Sur la plaine

Déploya son crêpe obscur,

[23] Quand la cloche aux sons funèbres

Aux ténèbres

Jeta le triste angelus

Que la brise, sur son aile,

Prend et mêle

Au bruit des bois chevelus.

Ma nonchalante griffonne

Abandonne

Écume blanche et cailloux,

Et voit, tournant sa tête

Inquiète

Mes yeux sur ses yeux si doux.

Alors avec un sourire,

Sans rien dire

- Les amoureux sont des sourds !

Cet ange m'embrasa l'âme

De la flamme

De son regard de velours...

Et toujours à la même heure

Elle effleure

Le sable de son pied nu

[24] Regardant, toute pensive

Vers la rive

Attendant son inconnu.

Sur le rivage où la brise

Tord et brise

Les rameaux des raisiniers

Où les merles font bruire

De leur rire

L'éventail des lataniers.

Et voici « Sara la Baigneuse », de Victor Hugo :

Sara, belle d'indolence
Se balance
Dans un hamac, au-dessus
Du bassin d'une fontaine
Toute pleine
D'eau puisée à l'Illyssus ;

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le transparent miroir,
Avec la baigneuse blanche
[25] Qui se penche
Qui se penche pour se voir.

Chaque fois que la nacelle,
Qui chancelle,
Passe à fleur d'eau dans son vol,
On voit sur l'eau qui s'agite
Sortir vite
Son beau pied et son beau col.

Elle bat d'un pied timide
L'onde humide
Où tremble un mouvant tableau
Fait rougir son pied d'albâtre
Et folâtre,
Rit de la fraîcheur de l'eau.

Reste ici caché, demeure

Dans une heure,
D'un oeil ardent tu verras
Sortir du bain l'ingénue
Toute nue
Croisant ses mains sur son bras.

Car c'est un astre qui brille
[26] Qu'une fille
Qui sort d'un bain au flot clair,
Cherche s'il ne vient personne,
Et frissonne
Toute mouillée au grand air.

Elle est là sous la feuillée
Éveillée,
Au moindre bruit de malheur
Et rouge, pour une mouche
Qui la touche
Comme une grenade en fleur.

On voit tout ce que dérobe
Voile ou robe,
Dans ses yeux d'azur en feu.
Son regard que lien ne voile
Est l'étoile
Qui brille au fond d'un ciel bleu.

L'eau sur son corps qu'elle essuie
Roule en pluie,
Comme un peuplier ;
Comme si, gouttes à gouttes,
[27] Tombaient toutes
Les perles de son collier.

Mais Sara la nonchalante

Est bien lente
À finir ses doux ébats
Toujours elle se balance
En silence,
Et va murmurant tout bas :

Oh ! si j'étais capitaine
Ou sultane,
Je prendrais des bains ambrés,
Dans un bain de marbre jaune,
Près d'un trône,
Entre deux griffons dorés

« J'aurais le hamac de soie
Qui se ploie
Sous le corps prêt à panier ;
J'aurais la molle ottomane
Dont émane
Un parfum qui fait aimer.

« Je pourrais folâtrer nue,
[28] Sous la nue,
Dans le ruisseau du jardin,
Sans craindre de voir dans l'ombre
Du bois sombre
Deux yeux s'allumer soudain.

« Il faudrait risquer sa tête
Inquiète,
Et tout braver pour me voir
Le sabre nu de l'héiduque
Et l'eunuque
Aux dents blanches, au front noir !

« Puis, je pourrais, sans qu'on presse

Ma paresse
Laisser avec mes habits
Traîner sur les larges dalles
Mes sandales
De drap brodé de rubis ».

Ainsi se parle en princesse
Et sans cesse
Se balance avec amour
La jeune fille rieuse,
[29] Oublieuse
Des promptes ailes du jour.

L'eau, du pied de la baigneuse
Peu soigneuse,
Rejaillit sur le gazon,
Sur sa chemise plissée
Balancée
Aux branches d'un vert buisson.

Et cependant des campagnes
Ses compagnes
Prennent toutes le chemin.
Voici leur troupe frivole
Qui s'envole
En se tenant par la main.

Chacune en chantant comme elle
Passe et mêle
Ce reproche à sa chanson
- Oh ! la paresseuse fille
Qui s'habille
Si tard un jour de moisson

Je m'excuse d'avoir été obligé de faire une si longue [30] citation. Elle était nécessaire pour prouver combien l'influence du romantisme français a été pénétrante chez nos hommes de lettres. Ainsi, dans le double tableau que nous avons mis sous les yeux du lecteur, on aura remarqué la ressemblance frappante de l'une et l'autre pièce : même métrique, même cadence du vers, même appropriation prosodique. Cependant, le poète haïtien n'a pas pastiché l'éblouissant magicien français. Les différences entre les deux poèmes s'accusent. Là où Hugo emploie la prodigieuse richesse de sa palette à évoquer le décor dans lequel est fixée l'image de sa baigneuse : un paysage français, Durand, sans effort, localise l'action de son héroïne sur les rives de notre mer tropicale, à l'ombre du « raisinier » et la caractérise par la nuance de sa peau de « griffonne » qui dénonce son appartenance à la race noire. Dans l'une et l'autre pièce, l'un et l'autre poète ont montré la diversité créatrice de leurs talents respectifs et sont restés originaux chacun à sa façon.

D'autre part, il convient de remarquer que le romantisme a apporté à la littérature haïtienne la note d'affranchissement qui l'a libérée d'un pseudo-classicisme dont la gaucherie et la contrainte emprisonnaient la pensée en je ne sais quel vêtement étriqué qui comprimait sa libre expression. Par sa philosophie émancipatrice [31] du moi et sa doctrine favorable à l'épanouissement du lyrisme dont il imprégna les oeuvres d'art, le romantisme développa chez nos écrivains l'aptitude maîtresse de leurs capacités d'expression qui est la sensibilité, source abondante d'émotions, réservoir insondable d'affectivités. N'est-ce pas là d'ailleurs que gît la marque distinctive de l'âme haïtienne, riche en puissance émotive, impressionnante en résonance affective ? À ce compte, par-delà les idéologies d'école et les contingences historiques, nos écrivains sont restés fidèles depuis plus de cent ans à cet idéal artistique qui sied à la logique de leurs tempéraments et aux aspirations fondamentales de leur intelligence. Et si l'on s'en rapporte à Gustave Lanson qui dit que « le lyrisme est l'expression de l'individualisme », me sera-t-il permis d'emprunter à l'autorité de Ferdinand

Brunetière la définition de la poésie lyrique lorsqu'il en fait « l'expression des sentiments personnels du poète traduite en des rythmes analogues à la nature de son émotion, vifs et rapides comme la joie, languissante comme la tristesse, ardents comme la passion et tour à tour enveloppants, câlins, voluptueux, ou, au contraire, désordonnés, heurtés et discordants comme elle ». ¹

[32] En ce canevas, s'est développée la poésie haïtienne depuis que nos poètes ont conquis la liberté d'exprimer les épreuves de leur sensibilité. Tour à tour, ils ont chanté leurs joies ou exhalé leurs tristesses, clamé leurs espoirs ou déploré leurs désenchantements dans une langue de plus en plus épurée, soit qu'ils suivissent les directives des cénacles ou des écoles de la France - réalisme, symbolisme, naturalisme, etc. - soit qu'ils cherchassent en eux-mêmes, dans leurs origines, dans leurs aspirations, dans la fierté native de leurs revendications, des motifs d'art, des modalités spécifiques d'expression, des formes nouvelles de pensée, ils finirent par faire jaillir de ce chaos de sentiments, de ressentiments et de passions, la matière d'une idéologie qu'ils dénommèrent *l'indigénisme ou l'haïtianisme*.

Que doit-on entendre par ces termes et surtout par le dernier qui est un néologisme ?

Rien d'autre si ce n'est que la littérature haïtienne doit pouvoir exposer, étudier, définir les problèmes de l'homme haïtien de telle façon que soit établi que ce spécimen de l'espèce humaine est un produit spécifique du milieu qui l'a formé. Il porte l'empreinte des conditions historiques, sociales, économiques voire du paysage géographique qui ont fait de lui ce qu'il est - un homme - chargé d'offrir aux autres hommes, ses semblables, [33] le stigmate des défauts autant que le bénéfice des qualités inhérents à toute nature humaine. Donc, désormais, l'art haïtien exprimera en panache toute la substance originale et féconde de notre folklore : poésie, prose, musique, peinture, sculpture, architecture. C'est bien vers cet idéal artistique que se déroule-

¹ Ferdinand Brunetière : *L'Évolution de la Poésie Lyrique en France au 19e siècle*. Paris, Hachette, 1895, Tome 1er, page 154.

ra l'orbe des aspirations de l'intelligentsia haïtienne qui s'est efforcée de transmettre au monde le message de notre communauté sur sa conception esthétique en ces 50 ou 60 dernières années.

Et d'abord vers les années 1896-1901, parut à Port-au-Prince une Revue littéraire, « La Ronde ». Elle était l'organe des désidérata de la génération des jeunes hommes qui avaient brillamment achevé leurs humanités au Lycée Pétion de Port-au-Prince. La rédaction de « La Ronde » était assurée par un groupe remarquable, composé de Pétion Gérôme, Justin Godefroy, Dantès Bellegarde, Damoclès Vieux, Amilcar Duval, Seymour Pradel. Des aînés comme Georges Sylvain, Massillon Coicou lui accordaient leur bienveillante sympathie. Puis, d'autres vinrent s'y agréger : Charles Moravia, Etzer Vilaire, Edmond Laforest, etc.

[34] Dès que parurent les premiers numéros de la Revue, on s'aperçut qu'elle n'avait pas besoin d'afficher un manifeste pour expliquer les buts qu'elle poursuivait. Elle apportait dans ses publications un renouveau du style, par le souci, l'élégance et la pureté de la forme, un goût prononcé pour la clarté et la précision dans l'exposé des idées, le rejet des poncifs chers aux générations précédentes trop obsédées de s'enfoncer dans l'exploitation de la poésie dite patriotique. Non point que le patriotisme des jeunes écrivains dont il s'agit fut moins profond et moins sincère que celui de leurs aînés, mais ils répudiaient l'abus qu'on avait fait des thèmes basés sur un sentiment élevé et, quand d'aventure, les poètes du groupe avaient à parler de patriotisme, ils y apportaient un tact, une distinction, une discrétion qui en relevaient la grandeur et la noblesse. Au surplus, à cette époque où ailleurs il y avait l'euphorie du bien-être, la plénitude de la vie heureuse par l'abondance de biens matériels qui provoquaient un grand épanouissement spirituel, ici, au contraire, la nation stagnait dans l'immo-

bilisme d'une crise économique et financière qui rendait la vie triste et le climat desséchant. Un tel état de choses produisit sa fatale répercussion sur l'intelligentsia qui s'en fit l'écho dans une production fort souvent tissée d'amertume et de pessimisme. [35] N'est-ce pas ce que Damoclès Vieux (1876-1936), l'un des interprètes les plus sûrs de l'état d'âme de cette jeunesse, exprimera à la fin de son magnifique poème « Le Pèlerin ».

LE PÈLERIN

Et j'ai compris enfin, O Cieux, la chose amère,
Que tous les dieux sont morts, vous ayant désertés.

J'ai compris à jamais que la prière est vaine,
Que rien ne peut troubler votre sérénité ;
Qu'aux accents désolés de la souffrance humaine,
Nul ne répondra du sein de l'éternité.

Ah ! pourquoi désormais tendre les bras aux nues,
Lancer aux quatre vents des supplications,
Crier sa peine intime aux vastes étendues
S'épuiser lâchement en lamentations ?

Pourquoi s'agenouiller, le front contre les dalles,
Et souiller de ses pieds que la route a meurtris
Le marbre éblouissant des vieilles cathédrales,
Dans le prosternement morne des cœurs contrits,

La mort est seule vraie et Seule Salutaire.
[36] Gloire à toi, gloire à toi, Reine de l'Infini
Toi seule sais donner aux martyrs de la terre
Le calme inaltérable et l'éternel oubli.

Ne trouve-t-on pas le même sentiment d'ennui, de dégoût et d'amertume dans les « Poèmes de la Mort » et dans maintes autres pièces d'Etzer Vilaire (1872-1951), lui qui était pourtant une âme éprise de puritanisme protestant ? Que manifestera-t-il dans le sonnet suivant si ce n'est une accablante tristesse étoffée de pessimisme ?

ENNUI

Mon âme est un désert. Une lueur nocturne
Éclaire à l'infini sa face taciturne.
Pas un son, pas un bruit, pas une haleine, pas
Un but dans le chemin vague où s'usent mes pas.

Goutte à goutte le, ciel a tari sa vieille urne
Pour la terre altérée et marâtre, Saturne
Dévorant ses enfants mort-nés. Tout seul, hélas !
Je vis pour contempler l'universel trépas.

Je vais ayant le cœur usé d'un centenaire.
[37] Ma vie, en ces lieux morts plus qu'un site lunaire,
C'est l'insomnie au sein d'une éternelle nuit.

O monde aride et terne, où l'avare atmosphère
S'étend comme un désert sur un désert !... Que faire
En cette immensité de glacial ennui ?

Si l'impression qui découle du sens des deux poèmes est celle d'un morne dégoût des choses de la vie, il ne me sera pas interdit de joindre à ces témoignages le souvenir personnel de mes relations avec le mouvement de « La Ronde ». Je dirai donc que le sentiment qui prévalait dans le cénacle était le désenchantement, la complète indifférence

à tout ce qui se passait autour de nous. Et j'ajouterai que cet état d'âme était le climat spirituel des années 1900. Cependant, il est également nécessaire de noter en ce qui concerne le cénacle de « La Ronde » et en matière d'antithèse, que la diversité des talents autant que celle des tempéraments et puis aussi, l'âge moyen des hommes de lettres de cette époque dont les 9/10e oscillaient entre 20 et 30 ans, inclinait beaucoup à jouir, malgré tout, des charmes que la vie pouvait leur offrir. Ainsi, tous les sentiments humains, toutes les passions de l'amour, tout ce qui pouvait les rattacher à l'universel servit de pivot à leur [38] inspiration. C'est à quoi le philosophe de la génération, Justin Godefroy faisait allusion lorsque, dans la forme dense de ses remarques, il s'écriait, un jour : « on ne porte pas impunément, en soi, un coin de ciel bleu. »

Par ailleurs, il a été signalé que dans les jeunes sociétés, les modes d'expression de la pensée les plus communément usités par les mieux doués pour traduire les sentiments de la communauté s'explicitent par la poésie, la musique et la danse. La société haïtienne n'a pas dérogé à la règle. Nulle part, il n'y eut plus de poètes proportionnellement au nombre des ouvriers de la pensée. Cette distinction justifie ce qu'en dit M. Auguste Viatte dans son beau livre sur l'« Histoire littéraire de l'Amérique française »². « Tout Haïtien naît poète ». Or, à chacune des époques qui marquent la progression d'une conscience littéraire plus accusée, le nombre des poètes dépasse presque toujours celui des prosateurs. Non point que ces derniers soient indifférents à concourir à l'enrichissement de la production littéraire, mais parce que - ce me semble - la réalisation d'une œuvre substantielle en prose - roman, essai, critique, histoire - exige un effort méthodique et prolongé dans la continuité dont peu d'écrivains se montrent [39] capables étant sollicités par une production immédiate ou par l'actualité journalistique qui effeuille les talents au jour le jour. Apparemment, au contraire, la diversité des sujets qui attire la veine poétique au gré de l'inspiration où chaque pièce se suffit à elle-même, amène le poète à composer son

² Presses Universitaires de Paris 1954, page 344.

recueil, sans hâte ou prestement selon la caractéristique de son talent, mais au bout du compte à composer un volume plus ou moins étoffé dont la valeur intrinsèque peut établir ou non sa réputation immédiate. Si nos observations sont fondées, elles expliqueront pourquoi notre littérature a été comblée - à un moment donné - d'un plus grand nombre d'oeuvres poétiques que d'œuvres en prose. En tout cas, quelle qu'en soit l'explication, le fait est patent et possède sa valeur propre. Ainsi, si nous nous arrêtons à la période de 1900 qui est considérée comme un âge significatif dans la succession des valeurs littéraires et qui porte en manière de millésime la dénomination de « époque de la génération de « La Ronde », nous constaterons que parmi la vingtaine d'écrivains qui ont contribué à l'illustrer, il faut mettre en première ligne Georges Sylvain (1866-1925) dont « Confidences et Mélancolies » parut en 1901. Il n'appartenait pas au cénacle de « La Ronde », mais il contribua au rayonnement de la Revue par les articles qu'il y publia. Il fut [40] poète et prosateur et ne réunit en volumes que sa production poétique dont « Crie-Crac » reste la meilleure.

D'autre part, en confirmation de ce que nous venons d'avancer plus haut, n'est-il pas saisissant que de la phalange de jeunes talents dont « La Ronde » s'est honorée, il se détachera un plus grand nombre de poètes que de prosateurs ? Les poètes qui ont magnifié l'époque s'appellent Etzer Vilaire (1872-1951), Edmond Laforest (1876-1915), Damoclès Vieux (1876-1931), Probus Blot (1876-1931), Charles Moravia (1876-1934), Seymour Pradel (1876-1943), tandis que deux ou trois prosateurs seulement l'ont enrichie d'oeuvres appréciables dont Dantès Bellegarde (1876) qui se signale comme un orateur disert, un conférencier persuasif. Ses oeuvres historiques et littéraires révèlent la clarté limpide de son style, la pondération de son jugement, l'étendue de son érudition - toutes qualités qui le classent parmi les écrivains qui jettent le plus d'éclat sur notre pays. Et voici que le roman qui venait d'avoir précédemment dans Frédérique Marcelin (1848-1917) le plus prestigieux des protagonistes verra surgir Fernand Hibbert (1873-1928) dont la plume acerbe peindra les travers de nos mi-

lieux sociaux avec une acuité et une vigueur tranchantes. « Séna », « Les Thazar », « Masques et Visages », comptent parmi ses meilleurs romans. Dans la [41] même veine, mais d'une manière presque caricaturale, Justin Lhérisson (1873-1906) campera dans « La famille des pitite Caille » et dans « Zoune chez sa Nainnaine » des types de notre monde politique, et de nos classes moyennes dans la crudité de leurs vices et de leurs sottises avec une telle verve et un tel accent de vérité, qu'ils restent accrochés à notre mémoire malgré la charge dont l'écrivain les a accablés. Un autre conteur, Antoine Innocent (1873) mettra en lumière sous la forme romanesque dans « Nimola » l'indébité des croyances ancestrales telles qu'elles imprègnent certaines catégories d'âmes dans notre communauté.

Ainsi a évolué la littérature haïtienne dans la double production d'oeuvres en vers et en prose entre 1898 et 1915. Or, en cette année 1915, une véritable catastrophe s'abattit sur le pays. Le 27 Juillet, des troupes américaines envahirent notre territoire pendant des troubles civils qui divisaient les Haïtiens entre eux. On notera qu'au cours de ces troubles civils, aucun Américain, aucun étranger, n'avait été molesté dans ses biens ou dans sa personne. Mais, à ce moment-là, le monde entier était plongé dans l'incertitude et le désarroi. C'était la première année de la première guerre mondiale. L'Europe était engagée dans les terribles bouleversements où toutes les nations de ce continent se trouvaient [42] impliquées. L'Afrique autant que l'Asie était entraînée dans le conflit. Restait l'Amérique déjà en grande partie incluse dans la bataille par l'association du Canada au sort de la Grande-Bretagne et la participation des colonies européennes à la suite de leurs métropoles respectives. Néanmoins, la grande nation nord-américaine avait encore jusque-là gardé sa neutralité. Elle profita de la confusion mondiale pour étendre plus avant ses aspirations dominatrices sur les petites nations de l'Amérique latine. Le moment lui semblait venu de faire valoir l'arrogante prétention affichée par le Secrétaire d'État Richard Olney lorsqu'il écrivit en 1895 à Lord Salisbury à propos des disputes frontalières entre le Vénézuéla et la Guyane an-

glaise : « À présent, les États-Unis sont pratiquement souverains de ce continent et leur fiat est la loi aussi loin que s'étend leur intervention. » ³

En outre, il y avait à peine deux décades depuis que Théodore Roosevelt interprétant à sa façon la doctrine de Monroe, avait décrété l'institution de la police interaméricaine par le « big stick ». Ses successeurs Taft et Wilson mirent en application l'évangile rooseveltien du [43] « gros bâton » en accentuant la suprématie du « dollar diplomacy » et inaugurant une série d'interventions militaires au Mexique, à Cuba, au Nicaragua et en République Dominicaine. Le tour d'Haïti devait venir. Il vint le 27 juillet 1915. Mais il y avait 111 ans que nous avions conquis notre Indépendance par le fer et par le feu et que nous faisons notre douloureux apprentissage de self-government. Certes, nous avons souvent trébuché et nous trébuchons encore sur la route qui mène à la vraie démocratie, mais nous nous efforçons d'y parvenir quand même, symbolisant ainsi l'image que Haeckel a donnée du progrès quand il le compare à un homme ivre qui titube mais qui avance quand même vers son but.

Quoiqu'il en soit, il n'y a pas au monde un peuple qui soit plus jaloux que le nôtre de garder et de défendre son indépendance malgré l'exiguïté de notre sol, la pauvreté de nos moyens et la faiblesse numérique des membres de notre communauté. Malheureusement, l'intervention américaine dans nos affaires intérieures, nous a trouvés affaiblis, divisés, appauvris. Dès lors, la défense militaire étant impossible contre le colosse du Nord, nous nous accrochâmes à la résistance culturelle. Sur ce terrain, nous réalisâmes l'union nationale. Là, nous groupâmes l'unanimité des efforts et des ressentiments. [44] Entre 1915 et 1930, il se fonda des associations littéraires, scientifiques et politiques, dont le but fut de promouvoir le nationalisme haïtien. Ainsi fu-

³ Today the United States is practically sovereign of this continent and its fiat is law upon the subjects to which it confines its interposition.

rent constituées, entr'autres, « La Ligue de la Jeunesse Haïtienne », « La Société d'Histoire et de Géographie d'Haïti », « L'Union Patriotique » qui furent les pivots du patriotisme haïtien et une renaissance de la littérature et de l'art haïtiens.

Encore que le moi soit haïssable selon l'apophtegme de Pascal, pardonnera-t-on à l'auteur de cette étude de dire qu'il imprima à cette renaissance littéraire la plus vigoureuse impulsion lorsqu'après avoir organisé une croisade à travers le pays et suscité ainsi l'intérêt de l'intelligentsia sur le folklore dans une série de conférences, il fit paraître, en 1928, son livre « Ainsi parla l'Oncle » qui mit en évidence les richesses méconnues de notre ethnographie traditionnelle. Il en résulta une véritable révolution spirituelle. Poètes, romanciers, historiens, peintres, musiciens, architectes, sculpteurs, tous se tournèrent vers les sources indigènes pour y trouver avec enthousiasme des motifs d'études et y découvrir des nouveautés dignes d'être révélées, tous s'inspireront du passé historique ou préhistorique pour y déceler des trésors d'art ou de littérature. Des chercheurs - sociologues, philologues - interrogèrent nos origines, nos [45] monuments, nos moeurs, notre langage vernaculaire pour expliquer notre façon d'être, de croire et nos raisons d'espérer. Religion paysanne, syncrétisme et conflits de croyances, ambivalence et refoulements, affections et tendance psychopatiques inciteront les chercheurs à trouver dans l'ethnographie, la psychiatrie et l'ethnopsychiatrie un terrain neuf dont l'exploitation enrichira la science de trouvailles intéressantes pour le plus grand bien de l'humanité tout entière. Ainsi, naquit cette révolution dont les conséquences se poursuivent encore.

Toute une pléiade de jeunes écrivains mettront l'accent sur ce que d'aucuns appellent *l'indigénisme*, d'autres *l'haïtianisme*, d'autres encore *l'africanisme*. En tout cas, un lien de parenté les relie les uns aux autres par cette volonté de découvrir dans les êtres et les choses du terroir un sentiment d'orgueil et de fierté dont il faut magnifier la

valeur intrinsèque en s'insurgeant contre le mépris dont ils sont trop souvent l'objet ailleurs.

Les poètes de ce renouveau sont si nombreux qu'il est difficile de les citer tous dans ce simple « Essai ». On hésite même à faire un choix parmi eux tant, dans l'ensemble, leur art raffiné les rapproche les uns des autres et emprunte à la pureté de la langue dont ils se servent pour expliciter leur pensée un je ne sais quoi [46] qui pare la matière commune d'un cachet spécifique d'originalité.

Prendrai-je, au hasard des textes, tels ou tels poèmes d'un Léon Laleau (1892), par exemple, lui, qui se tient par l'âge et la production, à égale distance de la génération de « La Ronde » et de celle - alors - des moins de trente ans. De surcroît, il est l'un de nos écrivains les plus féconds et les plus divers. Styliste passionné de belle forme, semblable à son ami Thomas-H. Lechaud dont le hautain mépris de la publicité nous ravit la jouissance de maintes pages exquises enfouies dans ses tiroirs, Léon Laleau travaille sa prose et ses vers ciselés sur la même enclume réservée à l'affinage des métaux précieux. Ses ouvrages « La Flèche au Coeur » (1926), « Le rayon des Jupes » (1928), « Musique Nègre » (1932), « Le Choc » (1932), « Maurice Rostand intime », « Apothéoses » (1952) en portent témoignage. Peut-être convient-il d'offrir un exemple d'ambivalence en reproduisant son poème intitulé :

TRAHISON

Ce coeur obsédant qui ne correspond
Pas avec mon langage et mes costumes
Et sur lequel mordent, comme un crampon,
[47] Des sentiments d'emprunt et des coutumes

D'Europe, sentez-vous cette souffrance
Et ce désespoir à nul autre égal
D'apprivoiser, avec des mots de France
Ce cœur qui m'est venu du Sénégal ?

Si Léon Laleau garde l'indépendance de ses directives et repousse les exagérations de la nouvelle tendance littéraire, celle-ci n'accroîtra pas moins son triomphe sous la poussée de la jeunesse prompt aux gestes iconoclastes. Cependant, d'autres émules qui, comme lui, restèrent fidèles à l'universalisme, firent un accueil enthousiaste à *l'haïtianisme*, tel est Émile Roumer (1903) qui, dans la pièce suivante, se sert de termes si typiquement indigènes qu'ils sont inintelligibles hors d'Haïti.

MARABOUT DE MON CŒUR

Marabout aux seins de mandarine,
Tu m'es plus savoureux que crabe en aubergine.
Tu es un afiba dedans mon calalou,
Le doumbroueil de mon pois, mon thé de z'herbe à clou,
Tu es le bœuf salé dont mon cœur est la couane
[48] L'acassan au sirop qui coule en ma gargane.
Tu es un plat fumant, diondion avec du riz.
Des akras croustillants et des thazars bien frits.
Ma fringale d'amour te suit où que tu ailles ;
Ta fesse est un boumba chargé de victuailles.

Le pinceau de Roumer s'est trempé dans le réalisme tropical pour donner à ses vers le saisissant relief d'un tableau évocateur de sensualité et d'indicibles voluptés. Pourtant, le même poète sait incarner l'indomptable fierté du révolté qui se cabre contre l'intrusion de

l'étranger dans les affaires du pays. Il affirme son irréductibilité dans

TESTAMENT

J'ai perdu nia jeunesse et le rêve sauvage
de tomber dans la rue une nuit de carnage.
J'ai perdu tout espoir en cet effort suprême
de libérer mon sol d'une infâme tutelle.
J'ai perdu ma jeunesse et la vie elle-même
qui paraissait riante et productive et belle.
Je garde, souverain, dédaignant le blasphème
le sourire du Sage et l'orgueil du rebelle.

Dans la même lignée paraît Frédérique Burr-Reynaud [49] (1886-1946) dont le patriotisme intransigeant a fait revivre l'époque indienne en ses « Poèmes quisquéens » et utilisé également les thèmes folkloriques en des vers tels que ceux-ci tirés de :

LA MAÎTRESSE DE L'EAU

Dans les grands bois ombreux, lorsque sonne minuit
Sous la cascade blanche aux notes cristallines,
L'on peut voir s'avancer mollement et sans bruit
Une femme aux seins nus, une sœur des ondines !
La Maîtresse de l'eau...

Mais c'est dans ses poèmes en prose d'une étonnante plasticité, sur les « Visages d'arbres et de fruits d'Haïti » que Burr-Reynaud a enjolivé son indéfectible attachement aux choses d'Haïti.

Non moins doué que lui, se distingue Dominique Hippolyte (1889), poète et dramaturge, d'une sensibilité exquise, qui a exalté sur « La route ensoleillée » le parfum agreste du vétiver, la pourpre incandescente du flamboyant et l'appel mélancolique du « pipirit ». Sa production en prose, comme en vers, le place au rang [50] des hommes de lettres qui ont le plus travaillé à l'épanouissement d'une littérature proprement haïtienne.

Il en est de même d'un autre élégant écrivain, Luc Grimard qui, né en 1886 au Cap-Haïtien, à l'ombre de la citadelle « Laferrière », au pied des massifs du Nord, a évoqué, avec nostalgie, les fastes dont s'énorgueillissait la Cour du roi Henri-Christophe. En des envolées épiques serties d'images somptueuses, il a dit la gloire défunte de ce passé fascinant :

Sire, il y a cent ans, Votre gloire était là !
Drapeaux, soldats, tambours, la Reine et ses suivantes,
Le flot doré qui suit les Majestés vivantes,
Tout cela n'existait que pour se faire fête,
Lorsque la liberté des peuples s'exila.

C'est sur sa « Flûte de bambou » que le poète magnifia les splendeurs christophiennes dont il célébra l'opulence avec la ferveur d'un féal chevalier jusqu'à sa mort, survenue en 1954. Et sa prose étincelante, enjolivée de lyrisme n'a pas moins donné la mesure de son talent en des contes, des nouvelles, des drames, des romans qui décorent notre matière littéraire du plus beau lustre.

[51] Et voici « l'École des Griots » composée des jeunes dont la vocation d'écrivain a reçu la cruelle morsure de l'« Occupation ». Leur « haïtianisme » s'est exaspéré par l'intrusion de l'étranger dans notre évolution nationale. Ils s'insurgèrent contre les aînés qui ayant été trop fascinés par l'éblouissement de la littérature française en ont imité servilement les avatars. Ils iront demander à l'Afrique ce que l'alma mater a déposé dans nos lointaines origines et glorifieront les légendes, les croyances, les moeurs paysannes imprégnées d'africanisme. Entendez leur clameur exprimée par Carl Brouard :

« Là-bas, dans les pays mystérieux d'Afrique, quand passent les Griots, hommes et femmes crachent en signe de mépris car ils sont poètes et sorciers et les hommes ont peur du mystère. Poignets et encolures chargés de ouangas, ils vont les yeux pleins de nostalgie et leur pas s'enfoncent dans la brousse du songe. Ils chantent l'amour rouge comme la fleur du flamboyant, l'immobilité étrange de la mort. Les loas leur parlent en des rêves plus vrais que le réel, le réel n'étant que l'ombre du rêve. Quand ils font résonner les tambours de guerre, les guerriers rêvent d'apothéose ; ils forment une caste à part. Quand ils meurent, leurs [52] âmes maudites ne vont point dans les Jardins du paradis, et leurs cadavres déposés loin des cases deviennent la proie des chacals. »

Ces jeunes gens fondèrent leur cénacle resté ouvert à tous ceux qui adhèrent plus ou moins à leurs doctrines. Ils cristallisèrent dans une « Revue « Les Griots » les aspirations littéraires et artistiques de toute une génération.

N'est-ce, pas l'un des plus ardents d'entre eux, ce Carl Brouard à qui fut confié la direction de la Revue qui en a dit l'objectif en des termes comme ceux-ci :

« Nous autres, griots haïtiens, devons chanter la splendeur de nos paysages, la douceur des aubes d'Avril, bourdonnantes d'abeilles et qui ont l'odeur vanillée des Kénépiers en fleurs, la beauté de nos femmes, les exploits de nos ancêtres, étudier passionnément notre folklore et nous souvenir que « changer de religion est s'aventurer dans un désert inconnu ; que devancer son destin est s'exposer à perdre le génie de sa race et ses traditions. Le Sage n'en change pas ; il se contente de les comprendre toutes, en s'élevant à l'intelligence de leur diversité, de les dépasser toutes, en contemplant leur secrète et pérennelle unité. »

Et Carl Brouard, poète, dont les vers ont la cadence [53] et le rythme d'une mélodie suave et ensorcelante, nous apprendra de quoi sa Muse est faite :

MA MUSE

est une courtisane toucouleure
Des dents blanches,
Une cascade de fous rires,
des sanglots profonds jusqu'à l'âme,
un tumulte sonore de bracelets et de verroteries.

Ma Muse

est une courtisane toucouleure.
Voyez comme elle est belle
avec de la poudre d'or dans les cheveux
de l'antimoine sur les paupières
et du henné
empourprant ses lèvres épaisses
Mais fondante comme une

mangue,
Ma Muse
est une courtisane toucouleure.

Mais ce poète est aussi un chantre de la révolte contre [54] les inégalités sociales. Entendez-vous son appel aux humbles :

Vous
les gueux
les immondes
les puants
paysannes qui descendez de nos mornes avec un gosse
dans le ventre
paysans calleux aux pieds sillonnés de
vermines, putains
infirmes qui traînez vos puanteurs lourdes de mouches
Vous
Tous de la plèbe
debout
pour le grand coup de balai
Vous êtes les piliers de l'édifice
Otez-vous
et tout s'écroule, châteaux de cartes,
Alors, alors
vous comprendrez que vous êtes une grande vague
qui s'ignore
Oh ! vague
Assemblez-vous
Bouillonnez
[55] Mugissez
et que sous votre linceul d'écumes
il ne subsiste plus rien,
rien

que du bien propre
du bien lavé
du blanchi jusqu'aux os.

Un très grand nombre de jeunes appartenant ou non à la pléiade des griots suivra la même courbe que ce bohème révolutionnaire. On veut dire que leurs revendications nationalistes se teinteront de matérialisme communiste. C'est qu'à la même époque le marxisme triomphant en Russie avait fait éclore dans les âmes un peu partout une vague de messianisme annonciateur de la rédemption des gueux. Quelques-uns des jeunes écrivains, épris de justice sociale, associèrent leurs espérances nationalistes à leurs convictions socialistes ou encore les confondirent dans le même élan d'apostolat vers l'affranchissement du prolétariat universel. L'un d'entre eux, Jacques Roumain (1907-1944) porta la croix des martyrs. Il connut la prison et l'exil, cependant que ses oeuvres en prose et en vers portent l'empreinte de sa foi en une transformation de la condition humaine. Qu'il s'agisse des [56] « Fantoches » ou de la « Montagne ensorcelée », on retrouve chez cet écrivain le même accent pathétique dont la résonance atteindra le sommet de la sensibilité humaine dans son roman posthume « Gouverneur de la Rosée » qui eut un retentissement mondial ayant été traduit en 17 langues. Que ne pouvait-on attendre d'une si puissante personnalité tôt fauchée, à 33 ans, en pleine effervescence d'action et de productivité ?

Quelques-uns de ses émules et de ses compagnons d'idées continuent la lutte sur le terrain littéraire avec un zèle et une constance dignes de tous les éloges. Tel se présente Jean-F. Brierre (1909), le plus prodigue, le plus passionné, le plus riche des poètes de cette génération. Ses oeuvres en prose et en vers se dénombrent à la cadence ample et multiple d'un abondante fécondité. Drames ou poèmes, essais ou fantaisies, sketches ou féeries, ils expriment la générosité, la ferveur, l'éclair, d'une âme ardente toujours éprise de justice, d'amour et de fraternité. « Black Souls », « L'Adieu à la Marseillaise » ou tout

autre poème enfièvre la joie du lecteur par l'échevèlement d'un lyrisme qui, à mon gré, n'a pas d'égale dans notre littérature.

Et je placerai René Dépestre (1926), Roussan Camille (1915), René Bélance (1915), Franck Fouché (1912), Ulysse Pierre-Louis (1925), Carlos Saint-Louis [57] (1923), Regnord Bernard (1925), Gérard Daumec, dans la même splendide cohorte des jeunes écrivains qui se dressent la conscience haute contre l'oppression, l'injustice, l'infamie dont le Nègre est victime partout sur la planète. Mieux que cela, du Nègre, ils s'élèvent à l'humain, par dépassement de l'Éthique, pour réclamer que partout, du Dahomey à Shanghai, de Casablanca à Port-au-Prince, d'un bout à l'autre de la terre, partout où l'homme vit, quelle que soit la couleur de sa peau, la forme de son nez et la qualité de sa chevelure, qu'il soit respecté, honoré, révérencé parce que, seul l'homme, doué de raison, est ennobli par la flamme spirituelle qui le distingue d'entre tous les êtres qui errent sous la calotte des cieux. Ces écrivains forment l'une des plus belles floraisons de poètes dont la terre d'Haïti se soit à jamais enorgueillie en 150 ans.

Mais je m'aperçois que d'autres poètes inclassables par la qualité de leurs vers, par les sujets qu'ils ont traités, la manière toute classique qu'ils ont adoptée pour en faire les thèmes de leurs méditations n'ont même pas été mentionnés dans ce rapide coup d'œil sur notre production littéraire, ni Edgard Nérée Numa (1881), ni Ernest Douyon (1885), ni Louis-Henry Durand (1887), ni Jean Libose (Lys Ambroise), n'y figurent. Et que dirai-je de ceux comme Louis Duplessy-Louverture [58] dont la chanson en vers libres donne l'ivresse de la joie et de la volupté ? Que d'autres manquent à l'appel ! Décidément, je craindrais de glisser à l'énumération statistique. Cependant, je ne saurais oublier de m'incliner devant Ida Faubert qui vit solitaire, à l'ombre d'un clocher parisien pour mieux se pencher, nostalgique, « Au Cœur des Îles ». Dans un recueil naguère honoré d'un prix de « La Société des Gens de Lettres » elle nous a révélé la tendresse enveloppante d'une âme blessée par la vie, la douceur feutrée d'une sensibilité endolorie, la volupté inassouvie d'une femme que le Destin a meurtrie et qui res-

semble tant à la Comtesse de Noailles par les mêmes frissons d'un coeur innombrable.

Et enfin, pourrais-je ne pas signaler une autre personnalité - Clément Magloire Saint-Aude (1912) dont l'originalité et la vie bohème l'apparenteraient à Verlaine s'il ne s'était montré impénétrable à l'entendement du commun par son surréalisme fort apprécié d'ailleurs de ses pairs - un Breton ou un Césaire. Il connaît le charme étrange des bouges, la promiscuité des sans-logis, l'aménité résignée des meurt-de-faim. Et sur le zinc ou la table de bois blanc où s'alignent les petits verres d'alcool mordoré qui console des misères quotidiennes et procure l'oubli des cruautés de la vie, Clément Magloire Saint-Aude d'une main experte et sûre, [59] burine « Le Dialogue de ses Lampes », « Tabou », « Parias » pour laisser à d'autres les soins difficiles de deviner le sens de sa pensée créatrice.

Au demeurant, le meilleur des hommes, le plus empressé des camarades, le plus authentique des artistes.

Et maintenant, que dirons-nous des observateurs de la vie sociale qui se plaisent dans le roman, le théâtre, la critique, l'histoire, la sociologie, à pétrir la matière haïtienne pour en faire objet d'étude si ce n'est création d'art ou de science. N'ont-ils pas été entraînés, eux aussi, eux surtout à cristalliser dans leurs oeuvres les motifs et les causes du renouveau dont la poésie s'est empanachée après 1915 ? Ne trouverons-nous pas dans « Le Choc » (1915), de Léon Laleau, le témoignage probant du conflit où les âmes ont été plongées par la brusque irruption de l'élément étranger dans la direction spirituelle de notre jeunesse et l'orientation proposée à nos habitudes et à nos moeurs ?

N'est-ce pas à la source nouvelle qu'iront puiser ceux de nos romanciers auxquels la vie paysanne offrait un champ neuf et magnifique dont il fallait étaler au grand [60] jour les avatars, les souffrances, les espérances et toute la façon d'être ? Jean-Baptiste Cinéas, peintre réaliste des mœurs, des croyances et des misères paysannes en fera des fresques saisissantes dans « Le drame de la Terre », « La vengeance de la Terre », « L'héritage Sacré ». Sa plume évocatrice des conditions inhumaines dans lesquelles se meuvent les 4/5 des gens de ce pays provoquera des polémiques passionnées qui démontreront, au surplus, l'intérêt suscité par ses livres poignants de vérité. Et ce fut le branle donné à la matière, romanesque que d'autres traitèrent selon leurs tendances et leurs talents. Tour à tour parurent des œuvres remarquables « Viejo » de Maurice Casséus (1935), « Canapé Vert » de MM. Philippe Thoby Marcelin et Pierre Marcelin qui obtint le grand prix du Roman panaméricain en 1941, suivi de « La Bête de Musseau » et du « Crayon de Dieu ». Puis, M. Anthony Lespès publia en 1949 « Les Semences de la Colère » ; M. Edris St-Amand « Bon Dieu Rit » et récemment (1956), M. Jacques Alexis « Compère Général Soleil ».

Toutes ces œuvres diverses par leurs mérites intrinsèques puisent la matière dont elles sont composées dans le milieu des humbles. Toutes sont des témoignages de la fermentation sociale qui corrode les assises d'un monde en instance de transformation.

[61] Sans doute, il en est d'autres telles que celles émancipées de M. Félix Courtois « Deux petites filles » dont l'analyse de telles situations psychologiques données tentera beaucoup plus la plume de l'écrivain que la notation des crises sociales qui menacent la stabilité de la communauté. D'autres écrivains, comme Madame Marie Chauvet, dans « Fille d'Haïti » préfèrent s'attacher à retracer la courbe des passions et des événements dont une vie humaine peut être frappée plutôt qu'à rechercher et à scruter la répercussion des troubles sociaux dans l'existence de ceux d'en bas. En fin de compte, beaucoup de romans contemporains accaparent l'intérêt du public par l'analyse des

éternels conflits dont l'homme de tous les temps et de tous les milieux est l'inévitable victime, étant ballotté entre les deux pôles qui conditionnent sa vie sur la planète - l'amour et la faim.

Par ailleurs, la prose haïtienne s'est également épanouie dans le domaine de la science, de l'histoire, de la critique et de l'Art dramatique.

Nous avons établi au début de cette étude combien l'ethnographie traditionnelle a suscité l'orientation des Lettres haïtiennes vers notre folklore. Nous devons, en grande partie, la nouveauté de cette tendance à l'action pionnière du Dr J.-C. Dorsainvil dont les études sur le vodou parurent en 1912 et 1913 dans « Haïti Médicale », [62] furent ensuite complétées et réunies en un volume intitulé « Vodou et Névrose », édité en 1931. Il entreprit d'autres investigations scientifiques sur la matière qu'il conduisit avec une grande sagacité et une profonde rigueur doctrinales. Elles provoquèrent l'adhésion enthousiaste de plus d'un. Si parallèlement à ces travaux notre publication « Ainsi Parla l'Oncle », parue en 1928, fortifia l'ardeur des chercheurs, Dorsainville entraîna à sa suite un bon nombre d'amis et de disciples parmi lesquels se distinguent Mesmin Gabriel dont la dialectique et la pensée philosophique l'élèvent à une place remarquable dans le monde scientifique ; Kléber Georges-Jacob qui a conquis une juste notoriété par ses deux livres sur « L'Ethnie Haïtienne » et « La Contribution à l'étude de l'Homme Haïtien. »

D'autres chercheurs indépendants de toute attache d'école tels que, Jules Faivre et Fernand C. Pressoir, qui, se sont signalés par leurs productions philologiques et linguistiques, René Victor à qui nous devons une série de précieuses publications sur les problèmes de la sociologie haïtienne, Camille Lhérisson qui, avec un dynamisme extraordinaire, a organisé à Port-au-Prince deux Congrès internationaux de Philosophie au cours desquels il a présenté des communications de-haute portée sur la matière, tous ces chercheurs ont marqué de leur [63] empreinte l'évolution de la prose haïtienne. Il en est un autre, Louis Maximilien qui, dans un volume étoffé sur le vodou a apporté les conclusions savantes de ses enquêtes sur la complexité des rites dont

ce culte populaire s'est enrichi au cours des siècles. À quoi Milo Rigaud dans son ouvrage dense sur le même sujet illustré de magnifiques gravures, a ajouté son opinion à savoir que l'origine et la pratique du Vodou sont étroitement associées à la Kabbale suivant en cela les méandres ésotériques de Arthur Holly qui soutint la même doctrine jadis dans un volume intitulé les « Daimon du Culte Vodou ».

En dehors de ces deux dernières directives et sur les modestes traces des protagonistes de l'Ethnographie traditionnelle et classique, toute une pléiade de jeunes venus de l'Institut d'Ethnologie créé en 1941 ont fait naître une littérature scientifique passionnante par ses trouvailles. Leurs contributions à l'étude des problèmes de sociologie, d'ethnographie, de psychologie, de psychanalyse sociale ne sont pas seulement un apport appréciable à la connaissance des questions spécifiques sur lesquelles repose le devenir de la communauté haïtienne, mais constituent des données et des hypothèses de travail qui ouvrent des horizons nouveaux à la science. MM. François Duvalier, Lorimer Denis et Arthur [64] Bonhomme, co-fondateurs de l'École des Griots ont publié des études de littérature, d'histoire et de sociologie religieuse de capitale importance pour la pénétration des problèmes de ces disciplines au pays d'Haïti. Les ont rejoints sur ces mêmes terrains des émules tels que Emmanuel-C. Paul, Achille Aristide, Lucien Daumec, Michelson Hippolyte, Viau, Michel Aubourg, Lamartinière, Honorat, Louis Mars, J.-B. Romain, Roger Mortel - ces deux derniers récemment reçus Docteur ès-Lettres en Sorbonne - ont exposé en des publications d'une valeur internationale des travaux qui les placent au premier rang du mouvement intellectuel.

Quant à la science historique, elle est illustrée par l'apport magnifique de H.-Pauléus Sannon qui, pour exalter la figure inégalable de Toussaint Louverture, est passé maître dans l'art de démontrer et d'analyser les causes et les faits qui ont contribué à l'émergence de l'État d'Haïti parmi les peuples libres du monde.

À son tour, M. Auguste Magloire en des ouvrages suggestifs s'est ingénié à dénoncer les causes de l'instabilité politique dont souffre le

peuple haïtien au cours, d'une histoire périodiquement ensanglantée par les troubles civils.

Jean Fouchard, assoupli à la discipline des méthodes de recherches historiques vient de découvrir à l'instar [65] de G. Debien, une mine de documents dans les Archives de France dont il a tiré une série de monographies qui éclairent d'un jour nouveau l'histoire de Saint-Domingue comme Leslie Manîgat et Ghislain Gouraige, par des vues neuves, projettent la lumière sur des points encore obscurs de notre histoire au grand scandale des philistins. Par ailleurs, le Général Nemours, Antoine Michel, T.-C. Brutus, Mentor et Gérard Laurent, M. Stephen Alexis, Clément Lanier, le Dr François Dalencour, Luc Dorsinville, Louis-Émile Elie, Placide David, le Dr Catts Pressoir, Max Bissaint, Hénoc Trouillot, St-Victor Jean-Baptiste, Faine Sharon, ont considérablement enrichi la littérature historique en des études ou en des monographies qui, à bien des égards, en ont renouvelé la valeur. D'aucuns hagiographes passionnés ont mis en relief la haute stature de quelques-uns de nos héros, d'autres plus soucieux de synthèses ont repris, malaxé la matière formidable sur laquelle s'étaie l'Histoire d'Haïti pour en tirer des enseignements au profit de notre communauté. Puis-je dire que c'est sur de pareilles directives que je fis paraître en 1954 « L'Histoire de la République d'Haïti et la République Dominicaine » ?

[66] Sur un autre plan notre patrimoine intellectuel s'est enrichi pendant ce demi-siècle de monographies critiques inconnues précédemment. Ainsi, Duraciné Vaval l'a doté d'un gros traité sur notre production intellectuelle trop égocentrique sans doute, mais bourré de renseignements propres à l'édification d'oeuvres plus objectives, puis, l'École des Griots sous la plume de MM. François Duvalier, Lorimer Denis et Arthur Bonhomme ont émis de judicieuses considérations sur les « Tendances de leur Génération ». D'un autre côté, Dantès Bellegarde s'est penché sur « l'œuvre des Écrivains Haïtiens », Jules Blanchet sur « Le Destin de la Jeune Littérature » et René Piquion nous a permis de pénétrer fort avant dans la connaissance de l'œuvre et de la vie de Lanston Hughes, tandis que Pradel Pompilus a apporté un examen

soucieux d'objectivité sur la plus grande partie de la production haïtienne depuis les origines jusqu'à une époque récente dans ses « Pages de Littérature Haïtienne ». C'est un ouvrage classique malheureusement incomplet. L'analyse des oeuvres, leur classement selon leur valeur intrinsèque, la place qu'elles occupent dans l'évolution générale des idées et des tendances selon les époques étudiées - tout cela rend la tentative de M. Pompilus intéressante à plus [67] d'un titre. Elle le serait davantage si l'auteur pouvait dans un proche avenir compléter son travail. Cependant, dès maintenant et tel qu'il est, il rend les plus grands services au double point de vue pédagogique et (le l'information générale.

Et maintenant, pouvons-nous nous arrêter un instant sur les divers aspects que le théâtre haïtien offre à l'observation ? Ce sera une incursion assez hasardeuse étant donné que cette partie de notre littérature a été pendant longtemps alourdie par l'absence tout à la fois de salles de spectacles appropriées et de troupes professionnelles qualifiées. Quoiqu'il en soit, cependant, l'art théâtral a toujours été cultivé avec un enthousiasme et une ferveur dignes d'être notées, encore que les représentations théâtrales fussent le plus souvent aussi précaires que brèves. En conséquence, il n'est pas exagéré de prétendre que la pièce la plus populaire n'arrivait qu'à titre exceptionnel à une dizaine de représentations très espacées d'ailleurs. Un tel état de choses eut dû être décourageant pour les producteurs. Il n'en fut rien. On signalera l'apport des dramaturges tels que MassilIon Coicou, le plus fécond d'entre eux, dont « L'oracle », [68] « Liberté », « Toussaint Louverture », « Jean-Jacques Dessalines » connurent autant de succès que ses comédies de moeurs « L'Art triomphe », « L'École Mutuelle », « Féfé candidat », « Féfé Ministre ».

Charles Moravia mettra sur la scène l'épisode tragique au cours duquel l'Amiral Killick saborda son vaisseau « La Crête à Pierrôt » devant l'impertinent ultimatum du croiseur allemand « Panther ». Puis, il fit jouer « Le fils du Tapissier » en évoquant des souvenirs de la vie de Molière. Duraciné Vaval abordera la satire sociale durant l'occupation américaine avec le « Mariage de Mlle Michot », « Le Coup d'Arrêt », etc. Dominique Hippolyte se rendra populaire par son « Baiser de l'Aïeul », puis dramatisera le lourd fardeau qu'endossent les Chefs d'État avec « Le Forçat » et verra primer au concours « Le Torrent » écrit en collaboration avec Placide David. Au même concours, un second prix fut attribué à M. Stephen Alexis pour sa pièce intitulée « Le Faisceau ».

Et voici venir Morisseau-Leroy dans une double tentative qu'il convient de louer à juste titre. Il défiera toute objection, toute appréhension des bien-pensants en transposant en langue vernaculaire « L'Antigone » de Sophocle. Il stupéfiera les scribes par le triomphal succès de cette aventure. Mais il poussera sa témérité plus [69] loin en entreprenant d'édifier, à ses frais, un théâtre en plein air où il fera applaudir la « Médée » d'Anouilh. Et enfin, continuant, à provoquer l'ironie et l'audace, il osera recruter une troupe populaire, au hasard des rencontres, pour monter « Tatam », une pièce en langue vernaculaire qui mettra en évidence ce que les croyances populaires peuvent engendrer de conflits psychologiques dans l'âme paysanne. Du reste, les courageuses initiatives de Morisseau-Leroy en révélant sa combativité témoignent également de l'ardeur avec laquelle il prend position dans le grave problème du bilinguisme qui divise l'intellectualité haïtienne. Écrivain méritoire de langue française, il a tenu à prouver que la langue créole pouvait s'adapter à toutes les modalités de la pensée et en exprimer les moindres nuances. Il s'est lancé dans cette bataille avec la foi qui soulève les montagnes et en est sorti victorieux. Gloire lui en soit rendue. Car, ce n'est pas le moindre service qu'il aura rendu à la communauté haïtienne en démontrant par son énergie créatrice et son talent propulseur qu'Haïti possède des ressources inemployées

dont on peut attendre le plus grand mouvement progressif dans le domaine de l'art et de la vie intellectuelle.

Et c'est certainement selon les mêmes directives d'où nous est venu le double emploi du créole et du français [70] dans la production intellectuelle que nous devons les oeuvres savoureuses dont raffole le public au « Théâtre Massillon Coicou », salle de spectacles récemment créée par le gouvernement. Il est notoire d'ailleurs que l'évolution théâtrale trouve son plus grand stimulant dans l'autre création nouvelle, l'École d'Art dramatique qui forme maintenant des acteurs professionnels et encourage toutes les vocations propres à favoriser l'épanouissement d'un théâtre national. Il en est résulté une éclosion magnifique dont un Franck Fouché, un Pierre Blain, un Théodore Beaubrun et tant d'autres sont les auteurs applaudis. Ils font défiler sur la scène, les grimaces, les cocasseries, les acrobaties des pantins de notre vie moderne. Et si d'aventure, le goût et la curiosité d'un amateur de spectacles le poussent vers le théâtre Massillon Coicou pour assister à la représentation de l'une des farces désopilantes de Théodore Beaubrun, il pourra y voir un aspect indicatif des tendances de notre art dramatique.

Or, il n'est pas interdit d'associer à cette ferveur dont jouit l'art sous toutes ses formes, en ce moment, l'engouement qui a poussé le public depuis une vingtaine d'années à encourager la floraison des arts plastiques. Comme par enchantement, a paru, sous notre ciel, un essaim de peintres, de sculpteurs et d'architectes dont [71] les tableaux, les marbres, les bronzes ont soulevé l'admiration générale et ont conquis la faveur des connaisseurs dans les expositions internationales en Europe et dans les Amériques. Nous ne pouvons guère citer des noms ni énumérer les œuvres dont il s'agit étant donné la place mesurée qui nous est impartie ici.

Et, maintenant, si à la fin de cette étude, trop sommaire, il nous était demandé de tirer une conclusion générale de l'exposé que nous avons fait en ce qui concerne les efforts réalisés par l'intellectualité haïtienne pour doter notre communauté d'une littérature et d'un art qui soient nôtres, nous ferions remarquer que l'observation la plus pertinente qui ressort de notre essai, c'est que la littérature et l'art haïtiens après s'être dégagés de l'emprise française, ont cherché leur voie dans une production dont l'originalité consiste à donner un cachet indigène à l'expression de notre pensée. Ils n'en nourrissent pas moins la haute ambition d'incarner en même temps, sur ce coin de la planète, l'un des moments fugitifs de la durée et l'un des aspects irréductibles du travail humain.

[73]

De Saint-Domingue à Haïti.
Essai sur la Culture, les Arts et la Littérature.

II

Arts, littérature et culture

[Conférence prononcée à l'Institut Haïtiano-Américain, le 11 décembre 1953.]

[Retour à la table des matières](#)

Aucun titre, aucun mérite particulier ne me désigne à occuper la fonction que je remplis, ce soir, devant vous. Je ne suis ni romancier ni poète, encore moins critique d'art. Parler d'arts et de littérature ne me sied que fort malaisément. Sans doute, je fais, quelque fois, le métier peu commode d'annoter les faits sociaux de notre communauté, j'analyse quelque fois les modalités de sa culture, je dénonce ses péchés et j'exalte ses qualités. Et c'est parce que en ces diverses démarches, je [74] m'inquiète de son destin que j'interroge sa littérature autant que ses arts afin de discuter des motifs de doute sur son devenir ou de renforcer ma foi en sa pérennité.

Puis-je vous confesser tout de suite ma faiblesse à nie détecter des œuvres artistiques et littéraires qui en valent la peine ? Puis-je vous dire ma joie de partager quelques moments d'extase chaque fois que j'en trouve l'occasion avec quelques-uns des chefs-d'œuvre artis-

tiques ou littéraires qui sont la gloire d'une époque et les plus belles conquêtes de l'esprit humain ? Puis-je dire que je considère les bons écrivains et les bons artistes comme des êtres privilégiés puisque je sens qu'ils ont reçu du ciel l'influence secrète comme on disait au 17^e siècle.

Mais enfin, de m'être familiarisé avec leur pensée, avec leurs rêves, leurs aspirations et leurs idéologies me donne-t-il l'autorité de parler de leurs productions en connaisseur ?

Certainement non.

Cependant, pour justifier de quelque façon l'offre qu'a bien voulu me faire très aimablement M. Ralph Brown et que j'ai acceptée trop imprudemment de venir vous entretenir sur quelques aspects de nos arts et de notre littérature, je me permets de réclamer une prérogative spéciale - celle du lecteur et du spectateur - [75] qu'il soit l'homme de la rue ou l'homme de cabinet. Voyez-vous, cette prérogative me hausse jusqu'à vous puisqu'elle nous met, vous et moi, sur le pied d'égalité en nous conférant le droit non point de juger des œuvres de l'esprit - ce serait trop prétentieux - mais d'en parler tout de même en pleine liberté et en toute simplicité comme la faculté acquise par tous ceux qui ont été touchés de la grâce commune que consacrent l'amour du livre et le goût des arts. C'est donc le point de vue du lecteur et celui du spectateur que j'essaierai de développer en votre compagnie. Si ces points de vue sont ondoyants et divers, par nature, permettez que je vous expose le mien, mon impression personnelle à travers le spectacle que m'offre le tableau de notre production littéraire et artistique.

Et d'abord, ma plus haute ambition eut été de vous présenter le tableau complet de cette production depuis les origines de notre nationalité jusqu'à ce jour. Vous comprenez bien à quelle gageure kaléidoscopique nous nous serions livrés en une heure d'horloge. Sans profit et sans intérêt ni pour vous ni pour moi. Donc, nous sommes obligés de recourir à une découpe du temps et à nous limiter à un choix d'œuvres. Opération forcément arbitraire et même injuste.

Peu importe d'ailleurs puisqu'il ne s'agit, en définitive, [76] que d'impressions personnelles à travers les oeuvres et les hommes. Quoiqu'il en soit, il ne nous incombe pas moins de remonter aux conditions historiques et sociales qui ont influencé l'éclosion de notre littérature et de nos oeuvres d'art.

Le premier fait, voire le fait fondamental qui retient l'attention, c'est que si la création de notre nationalité est la résultante d'une révolution, cette révolution n'a pas eu la vertu de faire surgir notre communauté comme un organisme artificiel qu'il fallait hâtivement équiper pour lui insuffler la vie. ainsi que l'apparence historique le fait accroire et accréditer.

La nation haïtienne est politiquement née en 1804, mais la communauté dont elle est formée lui est socialement postérieure et également postérieure aux événements qui ont marqué notre avènement à la vie internationale. N'est-il pas banal de noter que la genèse de sa constitution remonte à 300 ans d'esclavage sur la terre de Saint-Domingue ? L'agrégation sociale dont il s'agit, comme nous le savons tous, était composée de types importés de l'Afrique noire en grand nombre et recrutés sur une immense étendue de côtes. On avait ainsi concentré sur l'aire étroite de Saint-Domingue des peuples divers, de mœurs différentes, de langages idiomatiques [77] divers pour ne signaler que les seuls aspects sociologiques de cette singulière aventure.

Cette agglomération sui generis avait été créée là par une minorité de maîtres français qui lui imposèrent les lois, la religion, la langue de la France à l'apogée de la gloire de la grande nation. Il résulta de cette opération un complexe sociologique dont l'empreinte a été profonde et se révèle même aujourd'hui encore dans la communauté haïtienne par une certaine mosaïque culturelle très visible surtout dans les populations rurales.

Que dis-je et où s'égarent mes paroles ? N'avons-nous pas dans le dualisme du langage dont nous nous servons du haut en bas de notre

société haïtienne d'aujourd'hui l'une des plus évidentes caractéristiques de cet héritage culturel de la communauté noire de Saint-Domingue ? N'avons-nous pas dans la conjonction du français, langue officielle, et du créole, langue populaire, le problème le plus palpitant que ni notre pédagogie, ni notre bovarysme n'arrivent à résoudre ?

Je sais que le pilatisme intellectuel et moral de plus d'un en nie l'existence cependant que cet état de choses continue à nous narguer et à nous faire trébucher de stupidités en stupidités.

Mais le fait dont il s'agit, je veux dire l'existence côte à côte du français, langue du colon et du créole, [78] langue de l'esclave, a été le point de départ d'une littérature populaire de l'époque coloniale dont nous avons quelques témoignages dans la

Lisette quité la plaine
Moin perdi bonher à moué,
Gié à moin semblé fontaine,
Dipi mon pas miré toué.
Le jour quand mon coupé canne,
La nuit quand mon dans cabane,
Dans drammi mon quimbé toué.

Si to allé à la ville,
Ta trouvé geine candio,
Qui gagné pour trompé fille
Bouche doux passé sirop.
To va créer yo bien sincère
Pendant coeur to coquin trop
C'est serpent qui contrefaire
Crié rat pour tromper yo.

Dipi mon perdi Lisette,
Mon pas souchié Calinda
Mon quitté Bram-bram sonnette

Mon pas batte Bamboula.
Quand mon contré l'aut' néguesse
[79] Mon pas gagné gié pou li,
Mon pas souchié travail pièce,
Tout qui' chose à moin mouri.

Mou maigre tant cou gnou souche,
Jambe à moin tant comme roseau,
Mangé pas doux dans bouche,
Tafia c'est même comme d' l'eau.
Quand moin songé toué Lisette,
D' l'eau toujou dans gié moin.
Mangé vini trop bête,
A force chagrin mangé moin.

Lisette mon tandé nouvelle,
To compté bientôt tourné,
Vini donc toujours fidèle,
Miré bon passé tandé.
N'a pas tardé d'avantage,
To fait assez chagrin,
Mon tant com' zouézo dans cage,
Quand yo fait li mouri faim.

Mais, dans la même veine, il y a encore une autre petite pièce que j'appellerais volontiers *l'Abandonnée* [80] tant son accent plaintif et amer résonne comme l'éternel sanglot de quelque Sapho délaissée.

Oyez plutôt :

Quand cher zami moin va rivé,
Mon fait li tout plein caresse.
Ah ! plaisir là nous va goutté,
C'est plaisir qui duré sans cesse.

Mais, toujours tard
Hélas ! Hélas
Cher zami moin pas vlé rivé.

Tant pi zouézo n'a pas chanté
Pendant cœur à moin dans la peine.
Mais gnou foi zami moin rivé
Chantez, chantez tant comme Syrène
Mais paix bouche !
Cher zami pas hélé moin.

Si zami moin pas vlé rivé
Bientôt mon va mouri tristesse
Ah ! cœur à li pas doué blié
Lisa là li hélé maîtresse.
[81] Mais qui nouvelle ?
Hélas ! Hélas !
Cher zami moin pas cor rivé !

Comment vous quitté moin comme ça
Songez zami ! n'a point tout comme moin
Femme qui jolie !
Si comme moin gagné tout plein talent qui doux,
Sila vous prend li, palé bon pour vous,
Vous va regrettez moin toujours.

Ces deux poèmes que Moreau de St-Méry nous a transmis sous forme de chanson sans musique, nous paraissent avoir été transcrits selon le parler des gens du Nord. L'écrivain a-t-il transcrit fidèlement les nuances dialectales qui prévalaient alors dans notre province ou en a-t-il modifié les aspérités pour les rendre plus facilement transmissibles par l'écriture ? Ou bien le créole capois a-t-il tellement évolué de l'époque coloniale à nos jours que la transmission de Moreau de St-

Méry ressemble maintenant beaucoup plus à une traduction ou même à une réinterprétation qu'à une transcription littérale et fidèle comme le veulent les exigences de la linguistique ethnographique ? Autant de problèmes que nous n'avons pas le temps de résoudre ce soir.

[82] En tout cas, nous possédons dans ces deux témoignages la preuve de l'existence d'une littérature populaire d'avant l'indépendance en langue créole. Il est évident qu'une telle manifestation n'était pas localisée dans la seule province du Nord. Elle devait avoir été généralisée dans toute la colonie. Nous espérons que les travaux auxquels Jean Fouchard se livre avec tant de ferveur et qui nous ont valu « Les Marrons du Syllabaire » finiront un jour à nous amener à de fécondes découvertes dans cette voie.

Mais, sans qu'il soit nécessaire de nous attarder à de telles éventualités, la dualité du langage constatée à l'origine même (le notre communauté, nous oblige à réfléchir sur la gravité de ce problème qui n'a jamais cessé d'affecter son comportement.

Nous trouvons une confirmation de cette remarque dans les dispositions que Sonthonax et Polvérel avaient été contraints d'adopter au moment où le choc des factions allait les obliger à décréter la liberté générale des esclaves, le 29 août 1793.

Il vous souvient, n'est-il pas vrai, que St-Domingue était plongé dans une situation cahotique, à ce moment-là. Les événements se précipitaient en avalanche tumultueuse. D'un côté, l'insurrection générale des noirs s'amplifiait en aggravations quotidiennes. De l'autre côté, [83] les Petits blancs révolutionnaires se battaient contre les grands blancs conservateurs tandis que les hommes de couleur revendiquaient à mains armées leurs droits bafoués par les uns et par les autres. Partout, c'étaient l'anarchie et la confusion. Les Commissaires civils, Sonthonax et Polvérel, envoyés par la métropole pour rétablir l'ordre dans la colonie, s'étaient vu dépassés par la vitesse des événements. Alors, ils s'agrippèrent à quelques moyens de fortune pour essayer de freiner cette course à l'abîme.

À cet effet, ils firent sortir une Proclamation, le 5 mai 1793, dont l'objectif visait à faire retourner les esclaves dans les ateliers désertés. Cette Proclamation contenait un ensemble de devoirs qui obligeaient aussi bien les maîtres que les esclaves. En conséquence de quoi, elle était rédigée en français et en créole. Cette nouvelle Charte du travail servile devait être lue chaque semaine, le lundi, au moment de la mise en marche des ateliers. Les Commissaires civils avaient saisi que pour promouvoir le succès de leurs décisions, il leur fallait être compris de la masse des travailleurs et s'adressèrent à ceux-ci dans leur langue : le créole. Cette Proclamation, en fait, n'était rien d'autre qu'une réédition du Code Noir de 1785 qui, tenant compte des événements en cours, tâchait d'adoucir le sort des esclaves par de [84] nouvelles dispositions plus libérales sans porter atteinte cependant au principe même de la servitude en même temps qu'elle imposait des devoirs plus concrets aux maîtres envers leurs esclaves.

Un compromis tardif et inopérant.

Voici, par exemple, ce qu'elle prescrivait en son article 40 :

« Pour que les esclaves soient instruits des devoirs que la Loi leur impose, des peines qu'elle leur inflige toutes les fois qu'ils s'en écarteront, des mesures qu'elle a prises pour l'amélioration de leur sort et des moyens qu'elle leur réserve pour n'être pas impunément opprimés :

Nous ordonnons que la présente Proclamation sera incessamment traduite en langue créole.

Qu'elle sera imprimée, publiée et affichée où besoin sera, enregistrée à la Commission intermédiaire, aux deux Conseils Supérieurs, dans tous les tribunaux et dans toutes les municipalités de la colonie dans les deux langues, française et créole.

Qu'un exemplaire de la dite Proclamation dans chacune des deux langues, sera et demeurera affiché dans le lieu le plus apparent de chaque habitation ou atelier.

Que tous les lundis de chaque semaine, avant de mettre les esclaves au travail, le propriétaire, procureur [85] ou économe-gérant, les

fera assembler au devant de la grande case et leur lira à haute et intelligible voix la traduction de notre Proclamation en langue créole.

En cas de contravention, le propriétaire encourra une amende de 2.000 livres tournois et les procureurs, économes-gérants seront déchus de toute gestion administrative et déclarés incapables d'en avoir d'autres à l'avenir dans la Colonie. »

Et voici les premières phrases de traduction créole de la Proclamation :

« Art. 40. - « Pour toutes zesclaves io connaît ça la loi obligé io faire, pour io connaît punition io va faire io, si io pas obéir à la Loi... etc. »

Je vous fais grâce du reste.

Cependant, cette Proclamation du 5 Mai 1793 n'aura été appliquée que pendant quelque six semaines. Car, le 20 et le 21 Juin, la fameuse affaire Galbaud éclata au Cap français. Elle mit cette ville à feu et à sang. Elle contraignit les Commissaires civils à faire appel aux

Nègres insurgés des environs à venir combattre à leurs côtés, sous le drapeau de la République en récompense de quoi la liberté leur serait octroyée.

Vous savez qu'ils se rendirent au nombre de plusieurs milliers à cet appel des Commissaires civils dans la cruelle conjoncture à laquelle ceux-ci étaient acculés.

[86] Les Nègres culbutèrent Galbaud et ses complices à la mer et les contraignirent à rembarquer sur les vaisseaux qui stationnaient dans la rade.

À la suite de cette action d'éclat, les Commissaires Civils affranchirent tous ceux qui étaient venus à leur secours, selon la promesse qu'ils en avaient faite. Mais là ne devait pas s'arrêter leur initiative. Les événements les forcèrent à aller plus avant en bousculant toute demi-mesure.

Deux mois plus tard, le 29 Août 1793, ils proclamèrent la liberté générale.

À cause même de la gravité de cette décision exceptionnelle qui dépassait les instructions qu'ils avaient reçues de la métropole, mais qui fut, en fin de compte, ratifiée par la Convention Nationale, le 4 Février 1794, à Paris, ce fut encore en langue créole que la Commission Civile en fit la Proclamation solennelle, le 3 Juin 1795, à tous les citoyens de la Colonie pour en expliquer les motifs, en exalter les conséquences et en défendre l'observance.

Nous devons signaler d'ailleurs que d'autres pièces importantes furent également rédigées en créole, en particulier, une Proclamation émise le 2 Juillet 1793 au Haut-du-Cap après l'affaire Galbaud, par laquelle les [87] Commissaires Civils dénonçaient la trahison des officiers de l'armée passés à l'ennemi.

Telles sont les circonstances qui démontrèrent le rôle capital de la dualité du langage à St-Domingue. L'enseignement qui s'en dégage, c'est qu'aussitôt que les dirigeants responsables de l'ordre social voulaient se faire comprendre par toutes les couches de la communauté sur les mesures graves qui relevaient de leur compétence, ils étaient obligés d'employer le créole et le français simultanément de manière que chaque membre de la communauté en fut pleinement informé.

En fut-il toujours ainsi entre 1795 et 1804 ?

Nous n'en savons rien étant donné que jusqu'à présent aucun document ne nous est parvenu qui nous donne quelque certitude à cet égard. Il ne nous est pas interdit néanmoins de penser que les données du problème étant restées les mêmes, on a peut être suivi les mêmes procédés d'information et d'instruction. Peut-être aussi un certain goût de parade a-t-il prévalu chez les dirigeants et n'a-t-on voulu désormais rédiger les actes publics qu'en français seulement au fur et à mesure que ceux qui avaient la responsabilité du pouvoir étaient de moins en moins qualifiés à se servir de cette langue qu'ils connaissaient peu ou prou.

N'est-il pas rapporté, à cet égard, que Toussaint-Louverture [88] parvenu au faîte des grandeurs, étant Gouverneur Général de St-

Domingue, voulut se débarrasser de certains candidats importuns aux fonctions publiques. Il leur demandait imperturbablement

« Connaissez-vous le latin ? »

Évidemment, les réponses étaient cent pour cent négatives.

Quel magnifique exemple d'ostentation chez ce grand homme dont c'était d'ailleurs le péché mignon.

Donc, en définitive, jusqu'en 1804, la carence de notre documentation ne nous permet pas de savoir d'une façon pertinente si l'emploi simultané du français et du créole fut la règle d'or suivie à St-Domingue par les chefs du gouvernement colonial.

Or, la marche foudroyante des événements nous amène au 1er Janvier 1804. En ce jour-là, nous consacrons triomphalement notre avènement à l'indépendance politique. L'ancienne communauté noire de St-Domingue, par une mutation grandiose, devient l'État d'Haïti. Il convenait d'en faire la proclamation solennelle à l'univers. De quelle langue les héros vont-ils se servir en cette occurrence ?

Mais du créole et du français, du créole d'abord, parce que il fallait s'adresser à la masse de ceux qui avaient tout sacrifié pour aboutir à ce triomphe.

[89] Dessalines, disent Madiou et Beaudrun-Ardouin, fit une allocution véhémence en langage créole aux troupes et au peuple rassemblés autour de l'autel de la patrie, puis ordonna à Boisrond-Tonnerre de donner lecture des actes qu'il avait rédigés.

Voilà le fait historique fondamental qui, une fois de plus, a accentué la position qu'occupe l'usage simultané du français et du créole dans notre communauté au moment même où nous allions signifier au monde entier que nous avions recouvré le droit de disposer de nous-mêmes.

Que la proclamation véhémence de Dessalines n'ait pas été officiellement consignée en quelque parchemin pour parvenir à la postérité comme le fut l'Acte de l'Indépendance, il y a là un autre fait que nous ne pouvons pas discuter quant à présent. Mais nous voulions signaler dès maintenant que l'emploi simultané de notre double langage

avait été considéré comme une nécessité dans la première grande occasion de notre vie nationale...

Ne croyez pas, cependant, que la longue démonstration historique à laquelle je me suis livré devant vous soit le propos délibéré d'une prise de position polémique qui se rattache à la controverse dont se repaît notre monde intellectuel en ce moment. Il s'agit, en vérité, de quelque chose de plus grave qu'un débat polémique [90] sur l'usage du français et du créole comme moyen d'expression de la communauté haïtienne de 1804 à nos jours.

Si je me suis appesanti sur le fait social dont il s'agit, c'est que j'éprouve la nécessité de vous faire remarquer la découpe de notre société en classe dont le mode d'expression diffère : le français appartenant à la catégorie sociale la plus élevée tandis que le créole est l'apanage du plus grand nombre. Encore que le créole soit parlé du haut en bas de l'échelle sociale, il ne constitue pas moins le seul langage dont se serve la niasse populaire. Car, la proportion mathématique s'explique ici par le chiffre de 97% d'un côté et 7% de l'autre. Il en résulte que - à mon gré, du moins - cette disproportion du mode d'expression de notre peuple a exercé une influence considérable sur l'évolution de notre littérature et de nos arts.

Notre production littéraire, à l'origine, s'est efforcée de plaire consciemment ou inconsciemment à une clientèle restreinte, celle qui pouvait la goûter et la comprendre. Dès lors, elle ne pouvait être que d'expression française. Logiquement, la plus haute ambition qu'elle ait nourri pendant plus d'un siècle, ce fut d'être intégrée dans le courant de la littérature française. Il s'ensuivit que tous les avatars des écoles littéraires de France : le [91] classicisme, le néo-classicisme, le romantisme et autres écoles ont eu leur répercussion dans la production littéraire haïtienne. Nos poètes, nos romanciers, nos critiques s'appliquèrent à imiter les modèles français avec plus ou moins de bonheur.

Ainsi, il vous souvient que le dix-huitième français finissant donnait à la littérature française un caractère transitoire. Je veux dire que les oeuvres semblaient porter la marque de passage d'une époque à une autre époque, cependant que dans certains domaines tels que ceux de la philosophie et de l'éloquence, par exemple, l'influence du climat spirituel, l'influence de la Révolution, se montrait décisive sur la texture même de la langue.

Le même phénomène se retrouvera dans les manifestations littéraires haïtiennes qui, d'ailleurs, seront infiniment restreintes. Que si l'on considère, à juste titre, que la Proclamation de notre Indépendance due à la plume de Boisrond-Tonnerre, est la première manifestation littéraire en langue française de Haïti indépendante, l'on remarquera immédiatement que ce morceau d'éloquence est très semblable à une harangue qui eut été prononcée dans quelque Club de faubourg ou à la tribune de la Convention Nationale. Même ordonnance du [92] discours, même flamme idéologique, même sonorité de la phrase, même emphase de la rhétorique.

En fait, Boisrond-Tonnerre était un fils de la Révolution, ayant vécu toute son adolescence en France où il fit ses études et pendant cette période tumultueuse de transformation sociale et politique.

On peut dire qu'ici, en Haïti, ce goût de l'éloquence se retrouve à peu près chez tous les écrivains du premier quart de siècle qui a suivi la proclamation de l'Indépendance : langue vive, colorée, souvent déclamatoire, période balancée et plus ou moins harmonieuse.

Tel que m'apparaît, du moins, la prose d'un baron de Vastey, d'un Chanlatte ou d'un Hérard Dumesle.

Un autre genre me semble avoir dominé notre production littéraire pendant plus de cinquante ans. C'est le genre historique. Il fut abordé avec enthousiasme par des hommes d'étude qui voulurent exploiter la mine des faits prodigieux dont leurs pères venaient d'être les protagonistes. Trois de nos écrivains, Thomas Madiou, Beaubrun Ardouin, St-Rémy (des Cayes) se sont illustrés en cette catégorie littéraire.

Leurs oeuvres colossales sont encore à l'heure actuelle des sources abondantes de documentation pour tous ceux qui se soumettent à la discipline historique.

Puis-je ajouter à cet aperçu sommaire que le roman, [93] le conte, la nouvelle n'ont été que médiocrement cultivés pendant les cinquante premières années de notre vie nationale. Non point qu'il y ait eu carence totale de ce genre littéraire, mais le nombre d'œuvres a été aussi infinie que faibles leurs qualités.

Ce qui a surtout fleuri dans les premières époques de notre vie nationale, ce fut la poésie - poésie épique qui chantait la gloire des aïeux, poésie légère qui exaltait la joie bucolique de nos paysages, poésie satirique qui flagellait les puissants du jour - poésie incluse en des pièces d'une facture plus ou moins soignée qui dénonçait moins l'inspiration et la spontanéité du poète que l'habileté du versificateur.

Quoi qu'il en fut, au fur et à mesure que les années s'écoulaient, à mesure que le développement intellectuel s'intensifiait, que les générations se succédaient les unes aux autres, il y eut subséquemment une, production intellectuelle plus grande et une affirmation plus accusée d'un plus grand nombre de talents.

Entre 1850 et 1904, la floraison des artistes et des hommes de lettres s'épanouit en gerbes magnifiques dans tous les domaines. Musique, peinture, sculpture, littérature ont fait éclore des talents robustes et brillants. Les noms se pressent en une telle exubérance qu'à les citer tous, nous aurions l'air de dresser un palmarès à l'occasion [94] d'une distribution de prix pour discerner des lauriers selon l'ordre des mérites. Heureusement, ce n'est pas la tâche que nous nous sommes assignée. Nous voulons, plutôt et simplement, marquer des étapes de notre production artistique et littéraire pendant cent cinquante ans de vie nationale. Nous voulons signaler les chefs de file qui ont dominé ce second tiers de notre production et rendre hommage à un Démesvar DeIorme, un Oswald Durand, un Tertullien Guilbaud, un Massillon Coicou, un Georges Sylvain, un Etzer Vilaire, un Edmond Laforêt, un Damoclès Vieux, un Laforestrie, un Normil Charles, un Col-

bert Lochard, un Occide Jeanty - pour ne parler que des morts - qui, musiciens, peintres, sculpteurs, romanciers, poètes, dramaturges, ont magnifié l'art haïtien avec une maîtrise, une autorité et une grandeur émouvantes.

Et maintenant, si nous considérons le dernier tiers de nos cent-cinquante ans d'existence nationale en ce qui concerne les arts et la littérature, je veux dire si nous analysons notre production actuelle, nous verrons qu'elle n'est ni moins brillante ni moins féconde que la précédente. Elle est seulement dominée par d'autres directives. Elle est par maints côtés la résultante de la tourmente mondiale qui secoue la planète. Elle en a les inquiétudes et le frisson. Car notre pays a été englobé [95] dans le bouleversement de la planète de la façon la plus inattendue et la plus singulière.

Ne vous souvient-il pas, en effet, qu'à l'aube de ce vingtième siècle, pendant que l'Europe ravie de sa suprématie universelle, s'extasiait devant la splendeur de sa civilisation épanouie, pendant qu'elle étalait avec fierté les résultats de sa prospérité et qu'elle offrait au monde étonné la magnificence de ses progrès intellectuels, artistiques, industriels et manufacturiers - tel que tout cela s'était révélé dans l'Exposition Internationale de Paris en 1900 - un coup de pistolet parti en Août 1914 de Saravejo, mettait face à face les adversaires irréductibles de la paix armée : L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie d'une part, et de l'autre, la France, la Grande-Bretagne, la Russie et bientôt l'Italie. Toute l'Europe était ainsi en pleine fournaise guerrière.

De ce côté-ci de l'Atlantique, sauf le Canada qui épaula l'Angleterre selon son attachement de commonwealth britannique, le Gouvernement des États-Unis de l'Amérique du Nord notifia sa neutralité, aux belligérants bien que l'opinion publique nord-américaine eut été ardemment travaillée à participer au conflit au côté des démocraties occidentales. Et comme, d'autre part, en Asie, le Japon qui avait démontré récemment en deux guerres victorieuses, sa capacité combattive de puissance [96] redoutable s'était associé à l'Angleterre, son

alliée, et en outre, comme les dépendances africaines des grandes puissances européennes avaient suivi leurs métropoles en entrant dans le conflit, la guerre, originellement balkanique devint en peu de temps une conflagration mondiale. La bataille s'était étendue à l'échelle de la planète.

Ce fut dans cette conjoncture qu'après 111 ans de paix internationale et ayant échappé à des décades de menaces, de convoitises et d'insécurité que nous vîmes, un jour, le 27 Juillet 1915, débarquer chez nous des fusiliers-marins américains qui vinrent, disaient leurs chefs, nous aider à mettre de l'ordre dans notre maison - sans que nous les en eussions priés - et nous apporter, affirmaient-ils, « l'honneur et le bonheur. »

Il est vrai qu'à ce moment précis une vague caractéristique d'anarchie ensanglantait le pays. Les chefs d'État se succédaient au pouvoir avec une vitesse affolante. Entre le mois d'Août 1910 et le mois de Juillet 1915, en cinq ans, le fauteuil présidentiel avait été occupé par six chefs d'État. Ce qui donne une proportion de moins de six mois de gouvernement pour chacun d'eux. En vérité, nous exagérons notre propension au désordre.

Ce fut dans ces conditions que l'occupation militaire [97] américaine s'installa en Haïti. Elle entraîna à sa suite un tel changement de mœurs et d'habitudes, elle bouscula si violemment certaines de nos conceptions de la vie, qu'elle marqua nettement une rupture entre ce qui fut notre passé d'hier et ce qui allait être notre vie de demain.

Du même coup, elle provoqua la résistance d'un certain nombre de patriotes. De farouches leaders tels que Charlemagne Péralte, Batraville - pour ne citer que les plus notoires - se révoltèrent et entraînaient des multitudes de paysans après eux.

Dans les villes, pacifiquement, et sous une autre forme, la résistance s'incarna dans un renouveau de la valeur indigène. Le patriotisme qui était devenu depuis longtemps un vocable frelaté, prostitué par des lèvres impies, acquit une résonance nouvelle à l'audience des foules. Des associations littéraires, des sociétés scientifiques groupèrent des

jeunes et des vieux. On reprit des études historiques pour faire revivre les gloires du passé. On s'acharna à trouver une interprétation scientifique plus approfondie de la vie et de la société haïtiennes. Ainsi naquirent, entr'autres, les groupements de la « Ligue de la Jeunesse Haïtienne », de « La Revue Indigène », de « La Société d'Histoire et de Géographie [98] d'Haïti, de « La Revue des Griots » pour ne parler que des plus remarquables.

De ce mouvement sortirent des œuvres significatives dont « Le Choc », de M. Léon Laleau, fut le point de départ d'une série d'ouvrages qui remuèrent les âmes et galvanisèrent la conscience des élites endormies.

Mais ce qui domina ce mouvement, ce fut l'accent que certains mirent sur l'importance d'associer le grand nombre à la renaissance nationale. L'étude du folklore haïtien détermina un véritable engouement pour l'ethnographie traditionnelle. Dès lors, les croyances religieuses des masses, leurs mœurs, leurs coutumes, les contes, les arts populaires, la vie sociale et économique des humbles furent reconsidérés en des conférences, des articles de revue et des livres qui conquièrent une audience nationale et internationale. Naturellement, la dualité du langage qui constitue le fait social le plus évident de notre communauté reprit aux yeux des chercheurs la place capitale qu'elle n'a jamais cessé d'avoir dans le comportement de notre peuple. Là aussi, les études aboutirent à l'éclosion d'ouvrages de grande notoriété tels que ceux que M. Jules Faine fit éditer.

De toute cette activité, il résulte qu'entre 1915 et 1953, soit en 38 ans, notre littérature et nos arts se plièrent à une orientation nouvelle.

[99] Pour la première fois apparut une floraison d'arts primitifs qui conquièrent les lauriers des expositions internationales grâce à la diligence avertie de M. de Wit Peters. Pour la première fois des chœurs, sous la direction de M. Michel Déjean, participèrent avec succès à des festivals internationaux, au-delà des mers, en faisant valoir des airs de notre folklore et de nos traditions populaires. Pour la première

fois, une Catherine Dunham. qui vint chez nous s'instruire et s'approvisionner des richesses de notre folklore, s'appropriâ la technique de nos danses populaires et alla sur les scènes américaines et européennes les faire applaudir en un succès grandissant. Pour la première fois, des troupes folkloriques sous la direction de Madame Fusman Mathon ou d'autres personnalités, après avoir moissonné des triomphes locaux iront faire apprécier nos virtuosités artistiques à l'étranger. Pour la première fois, des musiciens tels que Ludovic Lamothe, Justin Elie, Carmen Brouard, sans renoncer à la norme classique de leur éducation artistique, s'inspireront des motifs de nos paysages ou de nos moeurs pour écrire « Sous la Tonnelle », « Danse Tropicale » ou « La Mer frappée ».

Et voici surgir Jaegeruber, venu de la brumeuse Allemagne, mais dont le sang était tout chargé de l'ardeur de notre soleil. Ensorcelé par l'appel des chants de nos [100] montagnes et de nos plaines, il en tirera des mélodies évocatrices de rêves et toutes imprégnées de souffrances humaines. Puis, de ces simples virtuosités musicales, il tentera de les hausser en des oeuvres d'envergure - symphonie, messe - que sais-je ? Mais la mort brutale et hautaine fauchera ces belles et fécondes espérances.

Dans la même lignée et sur un plan parallèle, pour la première fois, un romancier, poète et ethnographe, Jacques Roumain que la Camargue a également fauché en pleine floraison du plus vigoureux talent laissera une oeuvre posthume « Gouverneurs de la Rosée », qui, éditée à Port-au-Prince, dans une langue forgée spécialement par l'écrivain pour faire parler ses personnages, sera rééditée en France, puis traduite en italien, en allemand, en hollandais, en tchèque, en roumain, en hongrois, en hébreu, soit en neuf langues étrangères. Ce roman dira la grande pitié de nos masses populaires et leur foi en une rédemption déjà en gestation.

Pour la première fois, des poètes enthousiastes et téméraires reprendront le thème éternel de l'homme faible et désarmé devant le

Destin implacable l'amèneront à sa chute infaillible par une réinterprétation d'« Antigone » et d'« Oedipe Roi » afin que les foules contrites se courbent une fois de plus devant la détresse humaine, que ces foules soient grecques ou haïtiennes.

[101] Pour la première fois une pléiade de poètes, Carl Brouard, Regnor Bernard, Jean-F. Brierre, Roussan Camille et d'autres, illuminés par leur vision prométhéenne, intégreront la douleur, nègre dans l'immensité de la douleur humaine.

Pour la première fois des architectes haïtiens, imbus des nécessités impératives de notre île ensoleillée et balayée par les vents du large concevront un urbanisme de bon aloi pour renouveler le visage de nos villes en des demeures aussi élégantes que confortables.

Pour la première fois...

Mais qu'est-ce donc que ce rythme qui revient sous ma plume et sur mes lèvres avec une si persistante constance ? Que signifie ce nouvel aspect des arts haïtiens ? À quoi correspond ce renouveau de la littérature haïtienne ? Comment expliquer cette efflorescence de nos arts et de notre littérature si ce n'est que l'intervention américaine dans nos affaires a marqué le point de départ d'une nouvelle idéologie qui contraste entre notre conception d'hier et celle d'aujourd'hui sur les rapports de l'art, de la littérature et de la culture au sens ethnographique de ce terme. Elle nous a obligés à opérer une révision de nos valeurs haïtiennes particulières et des valeurs nègres, en général, à considérer qu'elles ne sont autres que l'essence et la substance de l'homme différent [102] et semblable à lui-même, ici, comme ailleurs, partout sur la planète, attaché au même destin et jouant le même rôle dans l'angoissante tragédie de la vie.

Et alors, nous nous sommes aperçus que pour rendre témoignage de ce que nous sommes tous, du haut en bas de l'échelle il fallait répudier nos anciennes catégories sociales, nous interroger et interroger le pays réel, interroger ses croyances, enregistrer les accents de sa voix, étudier son langage vernaculaire, recueillir ses légendes, ses

chansons, ses dictons, enfin nous retrouver nous-mêmes par introspection et retrouver les autres par prospection.

Sauf en ce qui concerne les directives actuelles de notre architecture, malheureusement confinées dans les villes seulement, n'est-ce pas ainsi qu'il faut interpréter l'actuelle orientation de nos arts et de notre littérature ?

Or, si toute littérature pour être nationale doit se nourrir de la substance que lui offre la vie collective de la communauté, si toute littérature pour être originale doit refléter les aspects dont se colore la vie sociale, si souvent elle en est la peinture réaliste ou idéalisée, nous ne pouvons plus nous étonner que pendant plus d'un siècle notre littérature ait été si peu, si médiocrement haïtienne. C'est qu'elle a dédaigné de trouver dans notre propre [103] milieu la matière de l'oeuvre d'art. Celle-ci prise dans le terroir lui a paru manquer de relief ou d'intérêt pour arrêter l'attention du lecteur lointain dont elle désirait obtenir le suffrage. Car le public auquel elle voulait plaire était d'abord le public français. La louange que sollicitaient ses ambitions et ses aspirations était celle de l'appréciateur français.

Non point que l'écrivain haïtien ignorât l'existence du lecteur de son propre pays, mais il savait que les éloges de celui-ci lui seraient d'autant plus acquis que son oeuvre aurait été bien accueillie en France. Dès lors, sa plus grande ambition, à cet écrivain, était de faire la conquête de la France. Ce fut pourquoi dans le choix des sujets et dans la façon de les traiter, il s'était appliqué à l'imitation des modèles qui faisaient autorité sur les bords de la Seine. Par conséquent, notre production littéraire à peu d'exceptions a été pendant longtemps un pâle reflet de la littérature française.

Hélas ! le malheur voulut que cet attachement fidèle à la pensée française, ce grand souci de nos écrivains n'ait eu que peu ou prou d'écho dans la Presse et la critique françaises. Malgré de louables et constants efforts, nous avons toujours été ignorés par ceux dont au-

jourd'hui on nous demande (le réclamer le patronage comme « une province spirituelle de la France. »

[104] C'est tout à fait touchant !

Mais, au fait, est-ce que sur les bords de la Seine, on a jugé que nous manquions de talents ou que notre production littéraire n'offrait pas d'intérêt.

Je ne sais. Je constate tout simplement.

Je dois, cependant signaler que nous avons été honorés de quelques gestes de sympathie après un siècle de constance et d'attachement. Par exemple, l'Académie Française, après avoir en 1904 couronné l'anthologie de la poésie et de la prose haïtiennes à la commémoration du premier centenaire de notre Indépendance, a accordé sa médaille d'or à trois de nos écrivains, MM. Jules Faine, Dantès Bellegarde et T.C. Brutus.

C'est encore tout à fait touchant !

Mais, enfin, de tels gestes ont-ils pour objectif de nous estampiller comme « une province spirituelle de la France » ou bien encore font-ils partie d'une politique de haute clairvoyance qui englobe dans une même famille spirituelle tous ceux qui s'honorent de parler et d'écrire l'une des plus belles langues du monde ?

Je l'ignore.

À mon avis, là n'est pas le nœud du problème de notre production littéraire.

Il réside dans une situation beaucoup plus grave. Que la France reconnaisse et adopte la pensée haïtienne [105] comme un avatar de la pensée française - si flatteuse que puisse être cette proposition ou cette espérance, une telle attitude ne changerait en rien les données du problème.

Qu'au contraire, elle l'ignore ou la rejette, cette autre attitude qui attristerait d'éminentes personnalités de notre monde intellectuel

n'affecterait en quoi que ce soit la position que je vais essayer de définir.

À mon gré, notre production intellectuelle, notre production littéraire pour parler d'une façon plus précise, restera toujours étriquée, maigre, désossée presque parce qu'elle s'adresse à une élite étriquée, maigre et désossée.

Cette triple qualification entend moins caractériser la valeur intrinsèque de notre élite que sa valeur numérique et économique. Car sur une population de 3.000.000 d'unités dont se compose la nation haïtienne, notre littérature n'intéresse qu'une minorité de moins de 100.000 âmes. Tout le reste de notre communauté est plongé dans les ténèbres de l'ignorance étant donné que la proportion des illettrés de notre peuple est de 93%. Donc, nous n'avons que 7% des gens qui sachent lire et écrire, et sur cette dernière proportion, il faut encore déduire la minime quantité de gens qui soient aptes à comprendre un roman ou un poème haïtien, et puis, enfin, [106] déduire de ce dernier minimum la proportion de ceux qui sont capables d'acheter un livre pour satisfaire leurs désirs et enchanter leurs loisirs.

Voulez-vous un exemple concret de cette pénible situation ?

« Gouverneurs de la Rosée » a été traduit en 9 langues et probablement en 1.000 exemplaires au moins dans chacune de ces langues, ce qui nous donne 9.000 lecteurs étrangers, au moins, pour chacune de ces langues. Mais quel a été en Haïti le quantum de ses éditions ? Je doute qu'il ait dépassé 2.000 exemplaires. Voilà le scandale, le livre haïtien écrit par un Haïtien et le plus lu dans notre milieu n'a trouvé que 2.000 lecteurs sur 90.000 personnes sachant lire et écrire dans notre milieu !

Vous pensez bien à ce que peut être le sort d'un livre moyen dans notre pays. Il n'aura qu'une diffusion médiocre équivalant à peine à 2 ou 300 exemplaires par édition. Comment voulez-vous que dans ces conditions, il puisse y avoir de stimulation dans notre production littéraire ?

Marché restreint du livre, coût élevé du prix d'édition - pas moins de 200 dollars par 100 pages, format habituel d'un roman - vente de moins de 200 exemplaires par édition, tel est le triste bilan auquel nous [107] parvenons à la veille du 150^e anniversaire de notre indépendance politique.

Y a-t-il un remède à cet état de choses ?

Évidemment.

Il consiste d'abord à reculer les bornes de l'analphabétisme de telle façon que la cote de l'ignorance se réduise à une marge insignifiante.

C'est ici que se pose le problème cuisant de la dualité du langage qui handicape tous les efforts de notre système pédagogique.

Faut-il Pousser à l'éclosion d'une littérature créole parallèlement à la littérature haïtienne d'expression créole ?

Et pourquoi pas ? Quel mal y aurait-il que les talents surgissent dans l'un et l'autre champ ? Qui sait si quelque génie n'est pas en gestation parmi ceux qui ne se servent que de notre langage vernaculaire et attend son heure d'éclosion dans l'orbe de la durée.

Et n'y aurait-il pas une certaine grâce et une clairvoyante affirmation d'éclectisme que ceux qui peuvent goûter la finesse de « Marivaudage », de Damoclès Vieux :

[108]

MARIVAUDAGE

Créés pour l'élégance et la splendeur des cours,
C'est au siècle galant que nous aurions dû vivre,
Au temps où l'on savait se plaire et se poursuivre
Selon l'art d'être ému finement - sans amour,

Vous auriez la robe à parements de dentelle,
La robe en marceline ou la robe à paniers,
Et vous auriez aussi pour vous ganter les pieds,
Des mules en satin, souples comme des ailes.

Et moi, je porterais la chemise à jabot,
La perruque poudrée et le justaucorps rose,
Je serais très versé dans l'art exquis des poses,
Et saurais disserter sur Lancret ou Watteau.

Nous nous rencontrerions moi, marquis, vous, duchesse,
Dans les vieux parcs, souvent, au Petit Trianon
Ou sous l'oeil indulgent de votre page blond,

Nous marivauderions, sans trouble, avec finesse.
Nous marivauderions, sans trouble, avec finesse.

- Marquis, votre jabot est plissé de travers,
- Hé ! de grâce, duchesse, arrangez votre mouche.
Et ce serait le rire ailé de votre bouche,
... Des soupirs, des baisers dans les boulingrins verts.

[109]

Ah ! la vie agréable et légère... élégante
Vieux fauteuils, clavecins, onguents et tafetas,
Ruches, fichus, rubans et tous les falbalas !
Non, nous aurions dû vivre en cette cour charmante.

Ou bien encore ceux qui prendront du plaisir à savourer le délicieux
sonnet de Tertullien Guilbaud à sa dame de beauté :

SONNET

Allez-vous me boudier une semaine encore,
Parce que je me suis mis à penser tout haut
Que vous êtes bien belle - et que je vous adore ?
Mais c'est être sévère un peu plus qu'il ne faut.

L'oiseau chante au buisson ardent et ne se sent pas d'aise Lors-
qu'au front du matin luit le rayon vermeil :
Pourquoi donc voulez-vous que mon âme se taise
Quand s'ouvre votre oeil noir, son splendide soleil ?

Laissez-moi vous aimer tout comme un enfant aime,
Riez si bien vous plaît, quand je chante mon thème,
Et si je m'oubliais, n'en ayant pas le droit.
[110] À prendre votre main pour y poser ma bouche,
Levez votre éventail, O ma beauté farouche
Et sans plus vous fâcher, tapez-moi sur le doigt.

Que tous ceux-là devraient permettre à d'autres de méditer sur
l'ironie amère de Morisseau-Leroy, lorsque dans son « DIACOUTE », il
raconte l'histoire suivante :

Min gen ça té passé
Jésus-Christ té gan pou'I mouri
Tout ça ous ta fait
C'é pou'l ta mouri

Pilate té beau di : non
Caiphe-là pesisté'l si tellement
Yo condamné n'homme-là
Li pas t'manger dépi dé jou
Faiblesse fine emparer'l
Pou'l monter morne olivier-a
Ac dé branches bois sou dos'I
L'tombé l'levé
Pilate t'ap gader ça ac lapeinne
Toute soldat romains là yo là ap'gader.
C'é lô-a oun neg vine passer
Simon Cirénéen
Oun gros neg
Cou Paul Robeson

[111] Li ga'dé ça cou conne ga'der
Pilate senti ça qui nan coè neg ça-a.
Li fait soldats a yo oun signe
Yo toute tomber sou Simon
Yo batte li bien batte
Et pi yo di'l : pren croix a ous po'tez'I
Simon pren croix-a ac oun main
Li pren'I nan main blanc-a
Li couri ac li
Li tomber chanter
Li tomber danser
Li danser li chanter
Li couri monter pi haut
Li quittér toute mounne derriè
Li retounin, li danser li chanter
Li fait croix-a virer sous tête li
Li voyé croix en l'ai
Li attrape crois-a
Li passer'l nan jamme-li
Li voyé'l en l'ai
Croix rété danser en l'ai pou cô'l
Toute mounne rélé mirac

Croix descenne encô
Simon pren'l
Li danser compte-li
[112] Anvant l'rinmette Jésus'l
Dépi lô cou oun croix trop raide
Cou oun chage tro lou pou'blanc yo
Yo rélé neg vine po'ter'l.
Et pi nous dansé, nous chanté
Batte tambou, joué vaccine
Dos'n l'age.
Non pren croix, pren fisil
Prenn cannon rider blanc po'ter
Pren crime, pren péché
Ridé toute moune poté.

Vous le voyez bien, la question d'une littérature en langue créole peut être posée et résolue par l'affirmative.

Mais alors cette question en implique une autre subsidiaire qui s'explique comme suit :

Faut-il enseigner le créole à nos masses en lui conférant un statut de langue écrite avec une orthographe officielle de telle façon qu'il serve rapidement de véhicule écrit à la pensée comprise par la généralité de la communauté ?

Quant à moi, j'adopterais volontiers cette dernière [113] proposition à la condition d'en faire une étape vers une plus facile et plus rapide acquisition du français. On y trouverait, au moins, cet avantage qu'en un court laps de temps, par un compromis pratique, le pourcentage de l'analphabétisme baisserait promptement au bénéfice de tout notre peuple.

Cependant si le bovarysme impénitent des bien pensants élevait de nouvelles objections, je leur demanderais s'il faut continuer à poursuivre l'application du système qui prévaut en ce moment, c'est-à-dire s'il faut enseigner le français comme la seule langue obligatoire que l'universalité des citoyens doit posséder puisque c'est la langue officielle prescrite et ordonnée par la Constitution.

Nous savons que c'est la situation qui existe à l'heure actuelle, mais nous savons aussi qu'elle camoufle le plus évident et le plus hypocrite mensonge conventionnel, que la statistique et le mouvement démographique la dénoncent comme un violent antagonisme de classe puisque seule une infime minorité en fait son profit aux dépens de la masse. Et dans ce pays dit pompeusement démocratique où les mots magiques de *liberté, égalité, fraternité* sont considérés comme les symboles de la vie publique, les 9/10e remuent la terre, ensemencent et récoltent, les 9/10e peinent de leurs mains, [114] s'essoufflent lourdement au travail pour permettre à l'autre 100 d'afficher le panache représentatif comme s'ils étaient les seuls Haïtiens tout comme autrefois nos ancêtres à tous travaillaient pour assurer le luxe d'une minorité de privilégiés.

Eh bien, je trouve qu'un tel système est simplement odieux et constitue la plus flagrante et la plus dangereuse des injustices en plein 20e siècle. Que ceux qui veulent le conserver à tout prix fassent un retour sur eux-mêmes, qu'ils réfléchissent sur la gravité du mal et sur ses conséquences prévisibles.

Dans l'âge atomique que nous traversons, la technologie est la maîtresse de l'heure. Or, il n'est pas possible que nous restions indéfiniment au stade d'une civilisation agricole avec un outillage rudimentaire et une main-d'oeuvre illettrée. Avant longtemps, même la production agricole dans nos plaines et dans nos montagnes escarpées sera mécanisée par d'autres et nous n'aurons qu'une masse de manoeuvres propres au gros oeuvre, nouvelle forme d'esclavage modernisé. La main-d'oeuvre ouvrière pauvrement salariée deviendra tout simplement l'une des formes de la servilité.

Devrons-nous attendre encore un demi-siècle pour que les 9/100 d'analphabètes soient réduits à 8, 7, 6, 5/10e en apprenant le français approximatif qui sévit dans la [115] plus grande partie de la clientèle de l'école rurale d'aujourd'hui ?

Je m'adresse à votre conscience de chrétiens ou simplement d'honnêtes gens, pensez-vous que cette iniquité puisse durer encore un demi-siècle ?

Voyez-vous, mon mode d'existence à moi me met souvent en contact avec les scribes qui sortent le plus souvent de la clientèle de l'école rurale où après un cycle de cinq ans d'études le milieu social dont les moyens d'expression sont le créole happe le jeune néophyte. Sa mémoire qui a été farcie de phrases françaises n'en conserve plus qu'une caricature sans adaptation adéquate à ses besoins quotidiens et à ses occupations journalières. Alors, son vocabulaire ne sera plus bientôt qu'un galimatias qui ne sera ni du français ni du créole.

En voulez-vous un exemple ?

Eh bien ! il m'est tombé sous les yeux, ces temps derniers, un billet significatif de cet état de choses.

Il s'agit d'une servante à gages, partie en vacances et qui désirait informer sa patronne qu'elle va revenir reprendre son travail. Le « poulet » débute ainsi :

« Chère adorée, je dépose sur tes lèvres mille baisers. » Voilà. La servante dont il est question ne sachant pas écrire s'est adressée au « lecteur » de sa région. Ce scribe, lui, s'était procuré d'avance un petit manuel [116] dénommé « modèle de lettres », très répandu dans les librairies de Port-au-Prince et pour exprimer cette pensée très simple que la jeune femme va revenir à son travail, a copié une belle lettre d'amour qu'il a remise à la pauvre servante. Voilà à quoi aboutit fort souvent l'effort de l'école rurale quand il aboutit à quelque chose.

Ne pensez-vous pas que si le scribe pouvait sans honte et sans faux orgueil se servir de notre langage vernaculaire, il n'aurait besoin d'au-

cun manuel pour exprimer en langage très clair et très compréhensif les choses dont il s'agit ?

Ah ! je vous en prie, je vous supplie de bien comprendre le sens de mon exposé. Je serais désolé qu'il y ait équivoque là-dessus. Je ne demande pas, ni ceux de mes amis qui pensent comme moi, nous ne demandons pas que le créole soit substitué au français dans l'enseignement ou ailleurs. C'eût été une stupidité dont on peut nous faire grâce.

Nous demandons que parallèlement, simultanément il y ait un enseignement du créole et un enseignement du français et que cet enseignement élémentaire du créole soit un rapide acheminement au français pour que tout le monde sache lire et écrire et afin qu'il y ait une certaine homogénéité sociale de notre communauté quant [117] à notre mode d'expression collective. Il n'y a aucune chimère dans ces desiderata. D'autres pays, placés comme nous devant les mêmes problèmes les ont résolus de la même façon. Faut-il vous citer le cas de la Russie soviétique qui fut aux prises avec des difficultés beaucoup plus grandes puisqu'il s'agissait pour elle d'enseigner le russe à des millions d'individus parlant des vingtaines de dialectes différents et qui en moins de 40 ans a liquidé l'analphabétisme de 95% à 1% environ.

Faut-il vous citer le cas du Mexique plus près de nous qui a, lui aussi, réduit la cote de l'analphabétisme de millions d'indiens parlant des dialectes à un taux minime en se servant de leur langue vernaculaire pour leur apprendre l'espagnol ?

Est-ce que de tels efforts sont au-dessus de notre bonne volonté, de notre compréhension et de nos méthodes pédagogiques ?

Je ne le crois pas.

Il me semble plutôt que la vraie difficulté d'une solution rationnelle du problème réside dans l'impécuniosité de notre milieu.

Nous sommes un pauvre peuple constamment en lutte avec une misère endémique. L'État Haïtien se trouve devant tant de tâches embarrassantes et urgentes telles que les problèmes de routes d'urbanisme, d'hygiène, [118] d'irradiation de maladies sociales qu'il est dé-

bordé par la multiplicité des devoirs et le caractère accéléré que requiert l'accomplissement de chacun d'eux. Alors, il s'attaque à ceux qu'il s'imagine être les plus urgents. Voilà comment s'expliquent les tâtonnements, les incertitudes, les fluctuations des organismes qui confrontent les problèmes de l'éducation de base.

Or, quoi qu'il en soit, la solution de ces problèmes est avant tout, une affaire de l'État. Seul l'État dispose de l'autorité suffisante pour imposer les directives et les décisions auxquelles l'ensemble des citoyens doit se soumettre. S'il entreprend une campagne décisive de dénalphabétisation, je suis sûr que dans une dizaine d'années le nombre des illettrés descendra à un niveau impressionnant. Pour arriver à ce résultat, disposera-t-il de plus d'argent demain qu'aujourd'hui ?

Je le crois sans peine si notre économie s'améliore et si notre budget de recettes demande aux objets de luxe une taxe spéciale destinée à couvrir les dépenses que requiert cette blessure saignante aux flancs de notre démocratie boiteuse...

Que me voilà loin, devez-vous penser, d'un entretien sur les arts et la littérature en 150 ans de vie nationale, même si cet entretien ne devait être qu'une impression [119] personnelle d'un lecteur ou d'un spectateur à travers les oeuvres de nos producteurs intellectuels.

Détrompez-vous. J'ai voulu en arriver à vous démontrer que si pendant 150 ans, notre production intellectuelle a manqué de relief pendant une grande partie de ce laps de temps, c'est qu'elle a également manqué une masse de consommateurs pour l'absorber, en stimuler la profusion, en féconder la qualité, c'est qu'elle a été obligée de s'adresser à une clientèle étrangère qui n'en a pas eu grand souci, c'est qu'elle s'est trouvée handicapée par la découpe de notre communauté bilingue.

J'ai peut-être pris le chemin de l'école buissonnière pour dire ces simples mots et arriver à la conclusion que je vous propose.

Excusez-moi. La faute en est à une vieille habitude de muser sur la route caillouteuse et essoufflante de l'insaisissable vérité.

[121]

De Saint-Domingue à Haïti.
Essai sur la Culture, les Arts et la Littérature.

III

La Fontaine a menti... Une réhabilitation de la cigale

Conférence prononcée à «Primavera» en 1923
pour célébrer le centenaire de la naissance
de de J.-H. Fabre.

[Retour à la table des matières](#)

Un groupe d'êtres vivants, un peuple innombrable de réprouvés est en instance devant vous. La Cigale que La Fontaine, grâce au prestige de son génie, a vouée à l'abomination pour péché de paresse et crime d'insouciance, se présente devant vous pour plaider la révision de son procès parce qu'elle sait que vous avez le sens du juste et du vrai très développé, parce que surtout elle apporte à l'appui de son instance de révision un fait nouveau qui avait échappé à la connaissance du [122] juge. Elle entend faire prévaloir l'ignorance de La Fontaine qui l'a condamnée sans la connaître commettant ainsi une erreur judiciaire par substitution de personne.

Elle vous constitue donc aujourd'hui en tribunal d'appel en soumettant sa cause de nouveau à un examen plus scrupuleux, plus impartial, plus approfondi.

Voulez-vous que nous dépouillions le dossier de l'affaire et que nous analysions les éléments dont il se compose ? D'ailleurs, il n'est guère encombrant, ce dossier. Il ne contient qu'une pièce. Cette pièce est tout à la fois le procès-verbal de constat, le réquisitoire du ministère public et la minute du jugement.

Depuis trois cents ans, les peuples de langue française se font un point d'honneur de retenir la moindre nuance de l'exposé sur quoi repose le verdict.

C'est souvent le premier contact que l'autorité des parents impose à l'enfant avec le monde littéraire et, par surcroît, avec le monde des insectes.

Mais pourquoi faut-il que cette double révélation repose sur des allégations fausses, sur des préjugés inconsidérés qui alourdissent d'impedimenta la pensée de l'enfant et plus tard celle même de l'adulte.

Pourquoi faut-il que cette première notion de la Vie, cette première ébauche d'explication sur l'interdépendance des êtres vivants soit en même temps une leçon [123] de scepticisme, de méfiance et presque une apologie du plus plat égoïsme ?

Nous allons examiner si vous le voulez bien les modalités de la cause et nous verrons sur quelles idées erronées La Fontaine s'était étayé pour condamner la Cigale au mépris. Nous nous justifierons, ainsi d'avoir eu l'impertinence de déclarer que La Fontaine a menti.

Vous vous rappelez la fable, n'est-il pas vrai ?

La Cigale ayant chanté
 Tout l'Été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant tout, foi d'animal,
Intérêt et principal. »

[124] La Fourmi n'est pas prêteuse
C'est là son moindre défaut.

« Que faisiez-vous au temps chaud ? »
Dit-elle à cette emprunteuse.

- Nuit et jour, à tout venant
Je chantais, ne vous déplaie.

- Vous chantiez ? J'en suis fort aise.
Eh ! bien ! dansez maintenant.

La tradition classique - il vous en souvient - divise cette fable en parties distinctes quant à sa valeur et sa signification morales.

Elle fait ressortir avec quelle merveilleuse adresse La Fontaine nous met au courant de là vie ordinaire de la Cigale en quelques traits incisifs.

C'est un individu dénué de la plus élémentaire des qualités de l'être vivant et même dépourvu de l'instinct fondamental de sa propre conservation.

La durée de son existence est éphémère. Une ou deux saisons en sont le terme habituel. Elle le sait. Qu'importe ! Elle est à ce point insouciant et étourdi qu'elle ne s'attarde même pas à persévérer dans l'être. Son plus [125] grand plaisir, son unique souci, on pourrait dire toute son activité organique, réside dans l'émission du son monocorde qu'est son chant. Ce serait une aberration de son psychisme, une manière de désharmonie vitale. Telle est du moins l'image que La Fontaine se fait de la vie de la Cigale. C'est ce que le fabuliste exprime en termes vifs et concis quand il dénonce l'habituelle démarche de son sujet qui *chante tout l'Été*, c'est-à-dire qui gaspille le plus clair de la durée de son existence à s'épuiser en un exercice stupide, sans même se préoccuper, un seul instant, de pourvoir aux entretiens de son organisme et d'en réparer la fatale usure.

On conçoit aisément que, passées les heures chaudes de l'année propices à l'éclosion des grains et à la frondaison des pousses, en Europe, le pauvre animalcule se trouve confronté avec les pires horreurs de l'hiver impitoyable non seulement à son plaisir favori mais aux conditions précaires de son existence.

Que La Fontaine documenté de la sorte, sur le mode de vie de la Cigale en ait fait le symbole de l'imprévoyance, de la paresse et de la veulerie humaines, ce n'est que logique. Qu'il nous l'ait présentée comme un prototype de parasite quémandant sans gêne aucune ses moyens de subsistance à autrui, tout cela est conforme à ce qu'il crut être la réalité biologique.

[126] Mais ses connaissances là-dessus n'ont-elles pas été insuffisantes et erronées ? N'a-t-il pas tiré des conclusions trop absolues d'une information scientifique singulièrement abrégée dans sa pénurie.

Ou bien n'a-t-il usé tout simplement que d'un subterfuge de poète pour transformer à sa guise une matière ductile dont il devait tirer l'enseignement qu'il s'était proposé de donner aux hommes de son temps et peut-être aux hommes de tous les temps ?

À ce compte, avons-nous le droit de lui chercher chicane puisqu'il n'avait aucune prétention de faire œuvre de science, de traiter son sujet à la manière d'un savant recueillant des observations de laboratoire ?

Je suis très enclin à croire que le grand fabuliste n'a fait rien d'autre qu'utiliser des matériaux dont son époque pouvait disposer.

De la Cigale, il ne connaissait que ce que savait le vulgaire dans ce 17^e siècle où Descartes lui-même, le fondateur de la méthode scientifique, n'accordait aux bêtes qu'un certain automatisme. Que si nous invoquons le témoignage des contemporains, nous trouverions aisément la confirmation de notre hypothèse dans le sentiment général qui dominait l'époque à savoir que l'idée que l'on se faisait de la vie de la Cigale au 17^e siècle reposait sur un fond d'inexactitude et de préjugés.

[127] Du reste, l'erreur de La Fontaine et de ses contemporains leur a survécu. Elle s'est concrétisée dans les dessins de Granville qui nous montrent des cigales dans les premiers exemplaires de fables illustrées selon la croyance populaire. Je veux dire que ces fables représentent un autre insecte : la sauterelle.

En vérité, il y a là une confusion dont je ne sais s'il faut en louer la sauterelle ou en plaindre la cigale.

Dans tous les cas, l'entomologie ne paraît pas avoir réalisé dans le grand siècle, les précisions scientifiques auxquelles les patientes recherches d'un Réaumur la feront aboutir plus tard. Du monde des in-

sectes, on connaissait les spécimens qui étaient à la portée des observations du grand public.

Or, pour son malheur, la Cigale est un animalcule plutôt répandu dans les régions chaudes du globe. Dans les zones tempérées, il y a bien certaines variétés de cigale mais, elles ne révèlent leur existence qu'au jeu bruyant de leur assourdissante cymbale pendant la belle saison, et, à cause même de ce rythme saisonnier, l'observateur frivole incline à n'accorder qu'une durée estivale à l'existence de l'insecte - durée toute remplie d'ailleurs par la débauche du chant.

Par quel singulier miracle, une espèce animale dont l'existence serait ainsi conditionnée, aurait-elle pu survivre [128] à tant de causes de destruction répandues avec une malfaisante prodigalité sur toute la surface du globe ? Nul ne s'est inquiété de le savoir. Une pareille interrogation aurait des chances d'être classée parmi la catégorie des mystères dont s'accommode trop aisément l'incuriosité des humains.

Que par opposition à cette vie oisive de la Cigale, on ait comparé l'activité laborieuse et incessante de la Fourmi telle du moins qu'on se l'imaginait alors, le contraste paraissait suffisant pour que toutes les sympathies fussent accordées à la dernière. Mais voilà, la vérité est peut-être moins jolie. À coup sûr, elle est plus émouvante.

Oyez plutôt.

D'après les observations et les expériences concordantes des entomologistes modernes dont J.-H. Fabre est l'un des plus justement célèbres, la vie complète de la Cigale évolue en un cycle dont la durée est de quatre ans.

Chose étrange et renversante, la plus grande partie de cette existence est souterraine.

L'insecte n'arrive à l'âge adulte qu'après avoir subi une longue métamorphose larvaire.

C'est parce que cette partie de sa vie se passe dans l'ombre et la solitude, c'est parce que sa retraite cache [129] le mystère de sa transformation au fond d'un asile où la malice humaine aurait de la

peine à la découvrir que la Cigale ne se révèle à nous que par la bruyante sérénade dont elle glorifie la fête des jours ensoleillés.

Nous devons à Fabre, au savant et au poète de Sérignan (dont on a célébré le centenaire en France ces temps derniers) ⁴ l'observation complète et très émouvante du processus par lequel l'insecte parvient à l'état parfait. Et c'est pour rendre hommage - un très faible hommage - à ce grand homme que j'ai choisi ce sujet dans un pays plein d'un candide dédain pour l'entomologie et où il y aurait à recueillir une immense provision de gloire à qui voudrait s'y intéresser.

Et d'abord, pour l'oeuvre de la perpétuation de l'espèce, la Cigale est très circonspecte. Petite différence entre elle et nous.

On peut la surprendre au moment de la ponte. Cette fonction s'accomplit à l'heure caniculaire où midi dispense la chaleur fécondante qui renouvelle les frondaisons.

L'épouse, la future génitrice, est pourvue d'une longue [130] tarière, très finement aiguisée. C'est de cet outil acéré qu'elle transperce de sillons obliques la tige sèche et moelleuse de quelque arbuste pour y déposer ses œufs. Cette oeuvre de vie s'accomplit dans le silence et la solitude où chaque mère consacre des minutes de profond recueillement pour l'exécution d'un rite qui dépasse ses capacités de prévision et... les nôtres. Car, voyez-vous, une seule femelle comble de trois à quatre cents oeufs les minuscules entailles pratiquées sur la frêle tige qu'elle a choisie pour y faire son auguste dépôt.

Mais, se demande-t-on, pourquoi une telle profusion de semences ? À quoi correspond cette généreuse dépense de germes ?

⁴ En 1923.

Je ne suis pas assez enclin au finalisme pour m'attacher à l'explication la plus vraisemblable qu'indique une telle conjoncture.

Cependant, il est un fait incontestable que je dois vous signaler tout de suite.

Les oeufs de cigale constituent une matière ardemment recherchée par un autre insecte qui en fait son mets favori. Il s'agit d'un infime parasite, un chalcidite de 4 à 5 millimètres de longueur qui s'attache éperdument à la suite des femelles de cigale. Aussitôt que la pondeuse jette sa douzaine d'oeufs dans le minuscule sillon qu'elle s'est donné la peine d'établir, le chalcidite [131] lui aussi, s'empresse de faire une besogne parallèle. Des œufs à lui, le chalcidite, naîtra un ver qui rongera en partie, les oeufs de la cigale de telle sorte qu'en définitive, peu de germes de cigale ont des chances de survivre dans l'ingénieuse nidification de l'infatigable pondeuse.

Aussi bien, il est aisé de conjecturer que le nombre considérable de semences ovulaires si profusément disséminées par la grande débonnaire correspond aux chances de destruction qu'encourt la couvée.

Puis-je me permettre de faire observer que nous avons marqué là un première étape - toute petite il est vrai - dans la réhabilitation de la Cigale ?

C'est d'abord qu'elle sait prévoir.

Si elle ne peut anéantir ses ennemis, elle garantit sa postérité contre leurs méfaits par un moyen bizarre peut être mais dont le succès millénaire prouve l'efficacité.

Ensuite, loin de vivre d'autrui, c'est la Cigale qui nourrit une certaine catégorie de parasites.

Voilà qui est acquis.

Admettons que la ponte soit achevée.

Des oeufs qui ont échappé à la voracité du chalcidite éclosent des larves informes, en longue procession. Ce sont de toutes petites cho-

ses blanchâtres, mollasses qu'un [132] filet glandulaire retient encore en suspens à ce qui fut leur vie intra-ovulaire.

Elles sont saisies par l'atmosphère chaude qui les raffermirait, un brin, mais pas assez tout de même, pour qu'elles affrontent les intempéries saisonnières.

Alors, savez-vous ce qu'elles font ?

Elles glissent tout doucement le long de quelque tige d'occasion, s'enfouissent dans le sol et errent à l'aventure jusqu'à ce qu'elles trouvent à la racine de tel arbuste élu ce dont elles auront besoin pour croître en beauté et en vigueur. Nous voulons dire qu'elles cheminent sous terre jusqu'à ce qu'elles trouvent quelque racine pourvue de sève abondante et riche en éléments nutritifs.

Il est évident qu'avant de s'enfouir dans le sol, elles sont exposées à de multiples dangers : brusque enlèvement par la gent carnassière - il y en a d'innombrables parmi les insectes - éparpillement et prompt destruction par la bourrasque et l'orage, que sais-je ? Tout cela n'est qu'éléments de ruines pour cette chose infime qu'est une larve de cigale fraîchement éclos.

Quelle résistance opposer à l'œuvre de mort dont la Nature est la grande pourvoyeuse ?

Encore une fois, c'est à quoi douloureusement a peut-être [133] obéi la féconde génitrice. « Par la richesse de ses ovaires, elle conjure la multiplicité des périls ».

Mais enfin, vaille que vaille, la terre hospitalière donne un refuge à la larve. Ce refuge, elle doit l'organiser sinon en demeure définitive mais au moins en un gîte assez confortable où le boire, le manger et tout le reste ne soient pas des préoccupations angoissantes.

Eh ! elle sait prévoir, la mâtine.

Ce sont, en effet, les racines opulentes de sève qui sont les emplacements de choix où elle édifiera sa résidence. Cette maîtresse de maison est un architecte ingénieux. Elle fore, d'abord, un puits dont les parois sont sagement crépies. Elle en obstrue l'entrée avec une

mince couche d'argile de façon à en interdire l'accès aux hôtes importuns. De ce point de départ, elle construit des galeries latérales qui aboutissent toutes aux racines succulentes. Elle enduit le tout d'une substance collante qui assure le parfait ajustement des matériaux de construction et en garantit la solidité contre les éboulements possibles.

C'est dans cette résidence souterraine qu'elle attend en patience et en sagesse, le moment venu où elle peut s'exposer à la grande lumière du jour dans une telle armature qu'elle n'en redoute ni le trop vif éclat ni la chaleur trop rayonnante,

[134] À cette oeuvre de longue haleine, elle plie durement le tremoussement de sa jeunesse impatiente du frein. Il le faut bien, car telle est la condition fondamentale de la durée de l'espèce. Le génie de la race intervient pour tempérer les ardeurs excessives du jeune âge et c'est pourquoi la fouisseuse est une personne prudente malgré les tentations inconsidérées de l'inexpérience.

Du fond de son puits, elle risque parfois quelques brusques échappées à l'extérieur pour examiner quelle est la couleur du temps.

Mais aussitôt que le danger s'annonce, elle retrouve dans la profondeur de son asile la quiétude nécessaire pour accomplir le long apprentissage de la vie. Et c'est ainsi que lentement, elle parvient à la transformation qui l'amène à l'état de nymphe. Alors, il sied de tenter l'aventure d'une sortie vers le grand air, vers la vie plus complète, vers la vie intégrale.

Admettons que toutes les conditions du milieu magnifient le succès de l'entreprise : sécheresse et pureté de l'air, maigres broussailles ou menues branches, frêles tiges ou feuilles d'arbustes proches de la retraite invisible. Ce qu'il lui faut, c'est quelque part, dans ce milieu,

[135] un tout petit point d'appui pour dépouiller sa robe d'adolescente et faire son entrée solennelle dans le grand monde.

Prestement, elle avise la brindille de séchoir, face au soleil, s'y cramponne, immobile, et, la métamorphose s'opère.

En vérité, quelque dieu préside à la féerie.

En un coup de baguette, la scène change.

Du lourd insecte étroitement emmaillotté dans un réseau de linge protectrice, engâiné dans une manière de cuirasse, se dégage un corps svelte, encore trempé d'humidité, sans doute, mais déjà en meilleure attitude pour que la transformation s'achève en élégance et en beauté.

La voyez-vous, maintenant ?

Tête droite, dans la verticale, avec de gros yeux ronds, saillants et étonnés, thorax bombé, pattes déliées, elle s'irise au soleil qui colore et embrunit sa mince texture blanchâtre.

Encore un instant.

Voici s'éblouir aux rayons incandescents des ailes diaphanes, translucides, bigarrées de nervures vertes sur de la gaze perlée d'une tonalité neutre tandis que le mésothorax luisant et glabe change l'or pâle de sa surface [136] dénudée en un roux défailant presque feuille morte.

Alors, la métamorphose est complète, et pour que nul ne l'ignore, notre insecte explore prudemment les environs, s'accrochant de-ci de-là aux branches voisines, puis, dans l'essor joyeux vers l'inconnu, il s'élance, confiant, vers l'azur. Si, d'aventure, quelque roi de l'air, pipiri ou oiseau palmiste, De le palpe au passage et ne hâte ainsi le terme de son existence, c'est cet insecte-là que nous rencontrerons, c'est celui-là que le vulgaire connaît et c'est quelque semblable d'une proche espèce qui a fourni, peut-être à La Fontaine l'objet de sa leçon aux humains.

Mais vous en convenez bien, n'est-ce pas, la Cigale, parvenue à ce stade de métamorphose, a déjà derrière elle un long passé où elle ne nous a révélé que des qualités solides de prudence, de sagesse, et de prévoyance.

Ce sont-là les vertus essentielles qui ont conditionné son existence de larve et de nymphe.

Reste à savoir si arrivée à l'âge adulte, elle en a épuisé toute la provision. En d'autres termes, la dernière phase de sa vie, l'ultime démarche qui l'amènera comme nous, un jour, ou l'autre, vers la mort, démentira-t-elle les qualités que nous avons déjà rencontrées ?

Peut-être bien.

[137] C'est du moins ce qu'affirme La Fontaine.

Nous allons voir qu'il s'est lourdement trompé.

Évidemment, selon la norme imprescriptible des lois qui régissent les êtres vivants, il faut bien qu'elle pourvoie aux entretiens de son organisme.

Comment va-t-elle s'y prendre ? Sera-ce en parasite ? Fera-t-elle figure d'emprunteuse acculée à subir la rebuffade de quelqu'impitoyable usurier ?

Non. Elle est admirablement outillée pour remplir sa destinée.

Munie d'un rostre aiguisé, elle s'en sert avec art pour percer l'écorce la plus ligneuse, la plus résistante et en sucer la moelle avec la volupté d'un gourmet. Bien plus, elle est douée d'assez de discernement pour choisir la tige la plus propre à sa nourriture, et, chose étrange, de la blessure faite à l'arbre émerge souvent le sue végétal que recherchent avidement tous les minuscules profiteurs dont c'est le métier de vivre en habiles du travail d'autrui. Entr'autres, la Fourmi joue ce rôle avec une ostentation agressive. La Cigale est la, débonnaire prodigue que tout le monde exploite. C'est donc l'outrager sans merci que d'en faire un parasite.

Encore une fois, La Fontaine s'est lourdement trompé.

Mieux que cela.

[138] Le distique célèbre dénonce le cruel embarras de la prétendue imprévoyance en clamant qu'au moment de la disette, elle n'avait

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

Or, l'appareil digestif de la Cigale, n'a rien qui puisse lui permettre de manger quoi que ce soit, pas même « un petit morceau de mouche ou de vermisseau ». À la place d'un organe de mastication, elle ne possède qu'un suçoir. Donc, si le distique célèbre est parfait au point de vue de l'art, il est faux, archi-faux en tant qu'expression biologique.

Mais d'où vient cette disgrâce de la Cigale qu'elle ait été choisie comme le symbole du plus misérable de nos vices ?

La première explication d'une telle infortune réside dans l'ignorance où l'on a vécu des véritables moeurs de la Cigale et particulièrement de sa vie souterraine, ainsi que nous avons essayé de le démontrer. Il faut ensuite, rechercher les motifs de son discrédit dans la faveur dont la Fourmi, son antagoniste a toujours joui comme le modèle accompli d'un animal économe, laborieux et actif.

[139] L'homme a constamment suivi avec des yeux attendris la discipline des fourmilières comme une organisation sociale digne d'imitation à plus d'un point de vue.

Il est facile, en effet, de se rendre compte, combien le régime de l'ordre, la hiérarchisation des types sociaux, la division du travail sont en honneur dans cette société animale. L'oeil le moins exercé s'émerveille devant l'ingéniosité de ces lilliputiens travailleurs que ne rebute aucune entreprise hasardeuse, transportant souvent de lourds fardeaux vers leur centre d'activité sociale avec une agilité, une adresse, un courage dignes du plus vif éloge.

Alors, quoi de plus tentant d'en faire des modèles de gouvernement ordonné, quoi de plus avisé que d'en faire les exemplaires les plus accomplis du travailleur tel que le Créateur l'a façonné, quoi, enfin, d'apparemment plus juste que d'offrir leur méthode à la méditation des humains comme une vivante démonstration de la loi inéluctable du travail.

Je ne veux en rien médire de l'excellence du tableau, encore moins essaierai-je d'en ternir l'éclat.

Cependant, il me sera permis de faire remarquer que cette vie extérieure de la Fourmi n'est qu'une apparence parmi les apparences et que la réalité cache de très grosses laideurs.

[140] D'abord, il n'est pas vrai que l'activité de la Fourmi suive une courbe invariable et que son labeur soit incessant.

Dans les pays où l'hiver est plus ou moins rigoureux et même dans le nôtre où les pluies périodiques règlent le rythme des saisons, La Fourmi s'engourdit quelquefois et même souvent une bonne partie de l'année dans l'inaction et le sommeil. C'est une particularité qui se dérobe à l'observation du commun des hommes mais qui n'en existe pas moins.

Néanmoins, si par impossible, la Fourmi était quelque chose comme une travailleuse à qui ne sourirait jamais le repos, cela eut été, à mon gré, une telle gageure contre le bon sens, une telle aberration, qu'elle serait le renversement des lois d'équilibre qui règlent l'activité organique des êtres vivants.

Et puis, enfin, si l'on ne veut pas mêler à l'affaire la mystique qui fit jadis du travail un moyen de rédemption du péché originel, pourquoi voulez-vous que je le glorifie comme une vertu cardinale alors qu'il fut, au contraire, cristallisé dans la formule sacramentelle de la damnation lorsque Iaveh chassant Adam du paradis terrestre lui signifia : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

En vérité, il me semble, suffisant de sentir sur mes [141] épaules le poids d'une faute que je n'ai pas commise pour qu'on ne me demande

pas d'en élever l'expiation à la hauteur de quelque inaccessible idéal où s'épuiseraient toutes les faiblesses inhérentes à ma pauvre nature humaine.

Que si donc la Fourmi était l'incarnation du travailleur à qui serait interdite la halte des détente salutaires, il faudrait la plaindre, car elle eût été la résultante d'une monstruosité inconnue dans la nature.

Heureusement que tout cela est faux et conventionnel.

Et puis, enfin, vous l'avouerez-je, je n'aime pas la fourmi. J'irai plus loin, jusqu'au bout de ma pensée. Il y a une race parmi les plus entreprenantes de fourmis que je déteste profondément.

Vous connaissez peut-être la variété rousse dont la morsure est si douloureuse ? Elle a été justement dénommée « l'amazone ». Ah ! celle-là possède une organisation sur laquelle il sied que nous nous arrêtions une minute.

Son gouvernement est constitué par une oligarchie militaire caractérisée. Elle vit uniquement par la guerre et pour la guerre. Elle pratique les plus savantes et les plus audacieuses tactiques - même l'attaque brusquée - afin d'enchaîner plus sûrement la victoire dans son [142] camp. Elle fond sur les peuples faibles notamment sur les fourmis noires - avec une rage et un sens d'extermination pétrifiants. Elle réalise le sac des cités ennemies, pille les magasins de réserve, enlève le butin en amenant les nymphes captives en esclavage avec une sûreté d'exécution qui fait frémir. Alors après chaque expédition heureuse, la petite minorité aristocratique qui domine la masse des esclaves et des serves se repose en guettant l'occasion de dépêcher des émissaires stylés en quête de quelques sales coups à faire.

Si cette immonde espèce peut justifier les goûts de certains hommes qui retrouvent en elles l'image d'un idéal de rapt, de brigandage et d'exploitation, s'il en est parmi nous dont la ruse et la férocité maximisent notre conduite envers les faibles, comment voulez-vous que, moi, héritier d'une somme de sensibilité que les miens m'ont transmise après trois cents années d'esclavage par d'impitoyables barbares,

comment voulez-vous que je puisse avoir de la sympathie pour cette odieuse variété d'êtres vivants ?

Mais rappelez-vous donc que pour justifier l'esclavage humain, on mit à contribution les arguments de toute sorte ?

N'est-ce pas sous la plume de Rémy de Gourmont que je trouve l'exemple de la fourmi pour légitimer [143] l'intervention armée des peuples forts chez les peuples faibles ? N'est-ce Pas lui qui, dans l'exaltation d'un darwinisme transcendant blâme ce qu'il appelle une trahison de la destinée de l'humanité blanche parce que celle-ci aurait renoncé à la domestication de l'humanité noire par sentimentalité.

Si par ses mœurs, féroces, la fourmi a offert la matière à de telles généralisations, cela suffit pour qu'elle suscite toute mon antipathie.

Mais c'est encore, elle, la fourmi, qui dans ses relations avec la Cigale, se met à l'affût de l'heure où celle-ci par l'habileté de son Poinçon fait jaillir le sue végétal dont l'indélicate se délectera en savoureuses lampées.

Quelquefois, au dire de Fabre, la gent rapace - j'entends la Fourmi - essaie de déloger la débonnaire Cigale afin de s'emparer du puits d'abondance. L'amphitryonne ne se laisse pas toujours faire sans lancer une bordée de mépris sur la tête de l'assaillante. Sa colère s'exprime sous la forme d'un brusque jet de liquide qui n'est autre chose que de l'urine. (Excusez la crudité du mot. Je ne sais comment cela se dit en latin n'ayant jamais été un fort en thème)...

En fin de compte, le rôle d'emprunteuse, d'indélicate, de parasite n'est pas celui que joue la Cigale dans ses relations avec la Fourmi. Si elle a eu la malchance d'être [144] ainsi traitée par La Fontaine, je crois bien que le génial fabuliste s'est fait l'interprète du sentiment populaire qui n'a jamais vu autre chose dans la Cigale qu'une importune chanteuse, agaçante et intarissable...

Eh ! oui, l'innocente bestiole chante, elle chante, des fois, avec un tel abandon qu'elle en crève d'ivresse. De là sa mauvaise réputation de légèreté et d'insouciance.

Aussi bien on s'est toujours inquiété de savoir pourquoi son chant est si peu dépourvu d'harmonie avec sa note stridente et monotone. Pourquoi ? Serait-ce une aubade d'amour ?

Fabre, pendant sa féconde carrière d'observateur prétend n'avoir jamais vu ce long effort de tendresse provoquer quelque émotion chez la partenaire, encore moins, le croit-on un signe d'alliance, une demande en mariage ou le prélude des noces. Le chant de la Cigale serait-il donc inutile ? Ou bien l'étourdie trouverait-elle dans ce dispendieux exercice un moyen sûr d'irriter la patience humaine ? Qu'est-ce à dire ?

Eh ! bien, je me permets de m'élever là contre cet abus d'interprétation, contre cette prétention excessive de tout rapporter à nous-mêmes.

Nous trouvons le chant de la Cigale rauque et assourdissant. Mais enfin ce chant a-t-il été créé pour la joie de nos oreilles ? Et pourquoi l'homme s'obstine-t-il à [145] considérer la nature presque uniquement en fonction de sa personnalité ? Pourquoi depuis le scintillement des étoiles jusqu'à la chanson des bois, l'homme doit-il envisager tout dans la création en fonction de la joie ou du plaisir qu'il en tire ?

Cette inguérissable propension à l'anthropocentrisme conduit les meilleurs d'entre nous aux pires interprétations.

Si je peux, après tant d'illustres entomologistes, moi qui ne suis qu'un pauvre curieux, risquer une opinion sur la matière qui nous occupe, il me paraît que le chant de la Cigale est un attribut esthétique qui a probablement des rapports très étroits avec la perpétuation de l'espèce.

J'en trouve une précieuse indication dans le départ de cette distinction qui n'est accordée qu'aux mâles seulement. Oui, seuls les mâles chantent. Il y a là une raison dont le sens intime nous échappe peut-être mais qui, à mon gré, se rapporte à la vocation de plaire que la nature octroie si généreusement au dimorphisme des espèces.

Avez-vous remarqué, à ce propos, que l'homme est à peu près le seul dans l'échelle zoologique à s'affranchir de la loi qui dispense aux mâles les privilèges de [146] l'attrait physique en vue d'une fui qui dépasse la borne de nos préoccupations actuelles ?

Pourquoi, dans l'ordre ornithologique, sont-ce généralement les mâles qui sont les plus beaux ?

- Parure de bronze vert sertie de topaze du colibri mâle à côté de la modeste robe d'intérieur de la femelle, livrée d'or fauve panachée de neige et de vermillon du faisán versicolore à côté du manteau gris terne de la faisane.

Pourquoi est-ce le Coq - toujours plus somptueusement habillé même quand il se contente d'être vêtu de soie noire ou blanche - pourquoi est-ce lui qui salue l'aurore avec sa suffisante jactance à côté du glou-glou satisfait de la poule si souvent nippée comme une servante d'auberge pauvre ?

Pourquoi est-ce le mâle du rossignol qui vocalise éperdument une folle ivresse surtout s'il est piqué de jalousie ?

Pourquoi ?

Ah ! il semble bien que dans l'oeuvre auguste de la perpétuation de la vie sur notre planète, le mâle toujours plus actif ait reçu la mission divine de communiquer la flamme amoureuse à sa compagne, et, c'est pour remplir son rôle avec quelque magnétisme qu'il [147] est marqué d'un certain signe de reconnaissance aux yeux même de son associée.

Donc, seul ou à très peu près, l'homme s'enorgueillit d'être affranchi de l'obligation commune. Encore, faudrait-il distinguer ?

Je ne sais pas si le primitif obéit à la règle. Dans tous les cas, il paraîtrait qu'au fur et à mesure que nous affirmons notre puissance de domination par les conquêtes de la civilisation industrielle qui est la caractéristique de notre âge, l'homme se singularise de sa compagne par la laideur de son costume.

Rappelez-vous qu'autrefois

Au temps où l'on savait se plaire et se poursuivre,
Selon l'art d'être ému finement - sans amour,

.....
On portait « des chemises à jabot et des justaucorps roses » ;

tandis que maintenant, engoncées dans nos invariables uniformes de cérémonie, les soirs de bal, nous faisons - quant à la toilette - une étrange concurrence aux croque-morts, ces ambassadeurs péjoratifs de l'éternité...

Que si ma tentative d'explication ne vous semble pas trop vaine, le chant de la Cigale serait, à mon gré, un [148] privilège esthétique du mâle destiné à jouer sa partie dans le jeu éternel de l'amour.

Et d'ailleurs, notre sentiment là-dessus est sujet à des variations qu'il n'est pas inutile de noter.

La Grèce ancienne a immortalisé la Cigale puisqu'elle a pris pour symbole de la musique une Cigale posée sur une lyre.

Homère comparait les éloquents orateurs qui entouraient Priam aux cigales « dont la voix mélodieuse enchante les forêts. »

Platon « raconte que certains hommes enchantés de la voix des Muses oubliaient de boire et de manger, occupés uniquement du soin de les écouter et de les imiter s'étaient laissés mourir de faim, et que les Muses touchées de leur sort, les avaient métamorphosés en Cigales en leur donnant une faveur précieuse, celle de vivre sans manger pour avoir la liberté de chanter tout à leur aise. »

C'est le même sentiment qu'exprime le barde antique dans une ode émouvante lorsqu'il dit :

.....
Tu ne subis point la vieillesse, sage enfant de la Terre, toi qui aimes les chansons.

[149] Tu ignores les Maux et la douleur, tu n'as ni chair, ni sang et tu es presque semblable aux dieux !

Tel est parmi tant d'hommages, le tribut de sympathie que l'Hellade apporte à la gloire de la Cigale. Et c'est pourquoi, en dépit de la fable, tous ceux que l'Amour exalte ou que le chagrin obsède et qui peuvent oublier la fuite des heures sur les accords harmonieux de leur lyre, sont comparés aux cigales dont le chant désintéressé est un hommage à l'art immortel. Et c'est pourquoi tant qu'il y aura sur cette terre des poètes et des musiciens - des artistes pour tout dire - dont le plus haut souci est d'ennobler la vie par la sonorité du verbe, ou la cadence de la chanson, il y aura toujours des cigales...

Me voilà parvenu au terme de ma tentative de réhabiliter la Cigale de la condamnation inique prononcée contre elle par un sentiment populaire mal informé et concrétisé dans la célèbre fable de La Fontaine.

J'ai évoqué devant vous le témoignage d'ombres illustres : savants, poètes, et philosophes. Tous ont proclamé que le bon droit est de notre côté.

Et maintenant, la cause est entre vos mains. Si le plaidoyer ne vous a pas convaincus, prononcez tout de [150] même votre verdict en faveur de la Cigale. Dites que La Fontaine a menti.

Le bien-fondé d'une cause si belle et si juste ne saurait pâtir des faiblesses de son défenseur.

BIBLIOGRAPHIE

J.-H. Fabre, *Mœurs des Insectes*. Paris, Delagrave.

A.-E. Brehm, *Les insectes*, Il volume. Édition française de J. Kunckel d'Herculais. Paris J.-B. Baillière et fils.

[151]

De Saint-Domingue à Haïti.
Essai sur la Culture, les Arts et la Littérature.

IV

La position d'Haïti et la culture française en Amérique

Conférence faite à la réunion de Mesa Redonda (Porto-Rico) pour discuter les moyens d'intensifier la connaissance mutuelle entre les pays d'Amérique.

[Retour à la table des matières](#)

Le 29 décembre 1935 arrivait à Port-au-Prince la Délégation extraordinaire envoyée par le Gouvernement français dans les eaux des Caraïbes pour célébrer le tri-centenaire du rattachement des Antilles et de la Guyane à la France. Cette délégation placée sous la double présidence de M. Albert Sarraut et de M. Henry Béranger, tous deux Ambassadeurs de France et Sénateurs de la République, était, en outre, composée des plus hautes personnalités de la politique, de l'armée, du [152] commerce, de l'industrie, des Arts, des Lettres et de la Science. Elle était significative de l'importance que la France entendait donner à sa représentation en cette haute solennité qui marquait l'un des plus glorieux épisodes de son expansion dans le nouveau monde. Elle marquait l'apogée d'une politique de prestige et de grandeur dont la France s'enorgueillissait parce qu'elle portait témoignage de la vitalité de

sa culture en Amérique. Est-ce pourquoi, sans doute, cette délégation après avoir participé aux belles festivités qui exaltèrent le génie français à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Guyane et dans les autres possessions françaises en Amérique, s'arrêta à Port-au-Prince, sur l'invitation du Gouvernement haïtien comme pour témoigner qu'en dehors de toute obédience politique, la France pouvait être encore fière du rayonnement de sa culture sur une terre qui fut autrefois française et qui a gardé par delà 131 ans de séparation et d'affranchissement politique l'ineffaçable empreinte du génie français. Et ce fut également à quoi obéissait le Sénateur Béranger lorsque, dans un magnifique discours prononcé au cours des réceptions organisées à Port-au-Prince en l'honneur de la délégation, il prononça les retentissantes paroles que voici : « Haïti est le phare avancé de la latinité en Amérique ».

Je m'excuse (le rappeler ce grandiose hommage [153] tendu à ma patrie devant une assistance composée des représentants qualifiés de nations ibéro-américaines dont chacun de vous pourrait revendiquer le même honneur pour son propre pays. Mais j'ai voulu expliquer pourquoi ma place parmi vous peut trouver sa justification dans la position qu'occupe Haïti par rapport à la culture française en Amérique.

Nous sommes, en effet, le seul État indépendant parmi les 21 Républiques de cet hémisphère dont la langue officielle, les institutions politiques, sociales et culturelles se réclament directement de la France. Nous sommes, par conséquent, de ce côté-ci de l'Atlantique, les héritiers des traditions et de la civilisation d'un grand pays et d'un grand peuple qui figurent dans le calendrier mondial comme l'une des cinq ou six grandes puissances parmi les plus grandes de la terre habitable moins par l'étendue de son territoire et par le nombre de ses habitants que par la splendeur de ses institutions, la gloire d'un long passé historique et le dynamisme d'une culture rayonnante et multi-séculaire. Nous nous croyons redevables envers la France, envers vous et envers le monde de notre gestion de ce patrimoine spirituel. C'est à quoi je me permets de vous convier en un bref exposé de notre position.

Ce fut, c'est encore un singulier destin que celui du [154] peuple haïtien d'avoir été chargé par l'Histoire d'une si lourde responsabilité. Au bénéfice d'une meilleure compréhension de ce prodigieux événement, il n'est pas inopportun que je vous en rappelle le processus à grands traits.

Il vous souvient, n'est-il pas vrai, que Saint-Domingue naquit au 16^e siècle de la conjonction des aventuriers français et anglais qui, dans le bassin des Caraïbes, disputaient aux Espagnols la primauté du trafic parmi les îles et le continent découverts par Christophe Colomb.

Il vous souvient également que pour exploiter les établissements agricoles et industriels fondés aussi bien dans les îles que sur la terre ferme, Français et Anglais eurent recours à la traite des noirs recrutés sur les côtes occidentales de l'Afrique, l'autochtone améro-indien s'étant révélé impropre à la rudesse du travail servile. Ainsi entre le 16^e, le 17^e et le 18^e siècle, des millions d'Africains furent déversés dans le nouveau monde parce que l'exploitation des terres nouvelles dans la sphère tropicale des Amériques réclamaient des ouvriers robustes, endurants, déjà familiarisés au climat des tropiques et engagés dans la technique - même rudimentaire - du travail agricole. Saint-Domingue dans sa partie occidentale importa des contingents [155] annuels évalués de 30 à 35.000 noirs à la fin du 18^e siècle.

Il advint que vers 1789, par-delà les statistiques officielles, déficientes en leurs calculs restrictifs, il y eut plus de 600.000 noirs esclaves ⁵ contre 30.000 blancs et 28.000 affranchis. Il est bien entendu que le statut de l'esclave était moins celui d'un être humain qu'une bête de labour, étampée, nourrie, conditionnée en proportion de la force physique requise pour le travail à fournir. C'était là la plus grande préoccupation du colon. Encore que, cependant, légalement, selon le Code Noir de 1685, il fût considéré comme une personne humaine

⁵ Exactement 683.121 unités selon l'auteur anonyme de *l'Essai sur l'Esclavage*, Arch. Col., Paris, p. 124. Les chiffres officiels de recensement étaient faussés par le nombre considérable des fraudes commises.

amoindrie et subalternisée à des conditions de vie élémentaire et que le maître eût l'obligation, entre autres devoirs, de le faire baptiser dans la religion catholique, apostolique et romaine dans les huit jours de son acquisition, il n'empêche que ce fut une contrainte spirituelle qui s'ajoutait à la contrainte physique. Étant donné un tel état de choses, cette multitude de 600.000 parias constituait une agglomération d'individus inaptes apparemment à recevoir aucune empreinte culturelle. Néanmoins par un miracle dû à la plasticité de l'intelligence de ce groupement, à son exceptionnelle aptitude de réceptivité [156] et d'assimilation, à l'incroyable persistance de ce je ne sais quoi dont est faite l'éminente dignité de la nature humaine en quelque condition que l'homme soit réduit, l'esclave nègre sut garder, inaltérée en son âme, l'empreinte de ce qui fut sa culture sur la terre d'Afrique en même temps que par un phénomène magnifique d'osmose culturelle, il absorba lentement les miettes innombrables de culture qui lui vinrent d'en haut et illuminèrent d'espérance la misère de son état de servitude. Au surplus, il y avait dans la constitution même de la société de Saint-Domingue une hiérarchisation de valeurs qui amena de temps à autre des infiltrations de coutumes, de mœurs et d'usages dont l'ensemble de la communauté devait tirer un certain bénéfice. On rappellera fort à propos que le système de classes sociales partageait la colonie en trois catégories - celle des blancs, celle des affranchis ou sang-mêlé et enfin celle des esclaves. Ce système apparemment rigide était néanmoins altéré de fissures par quoi s'opérait, quelquefois, une certaine mobilité sociale, fort discrète d'ailleurs. Non seulement la classe des esclaves avait une minorité de mulâtres ou de sang-mêlé, mais la rareté de l'élément féminin de race blanche dont les origines de l'implantation humaine à Saint-Domingue étaient affligées, contraignit les blancs à choisir des concubines [157] noires parmi les esclaves. Ce fut ainsi que naquit la classe des hommes de couleur, en partie. Par son ascendance biologique, elle devint l'intermédiaire forcé entre les blancs d'en haut et les noirs d'en bas. Quoique elle eût d'emblée le privilège par droit de naissance, de jouir de l'affranchissement automatique qui l'éleva au-dessus des masses noires, elle n'était pas moins tributaire de certaines affinités électives avec ces mêmes masses noi-

res par les mêmes conditions biologiques de ses origines. Et puis, enfin la législation permettait certaines modalités d'ascension à l'affranchissement de telle sorte que, là aussi, il y eut un nombre minoritaire de noirs qui parvint à la classe des affranchis.

Et voilà, à grands traits, l'esquisse de la société de Saint-Domingue pendant plus de deux siècles et telle qu'elle était au moment où éclata la Révolution française de 1789. Comment pouvait-on appliquer la charte des Droits de l'homme dans un milieu où la grande majorité des hommes était ravalée à des conditions de bassesse animale ? Comment pouvait-on espérer abolir des privilèges là où la loi des privilégiés était l'unique pivot sur lequel reposait l'économie même de la communauté ? Comment concilier la divergence des intérêts là où leur opposition était la condition du succès et de la richesse ? Il advint donc que les principes mêmes [158] de la Révolution - l'égalité civile, l'égalité devant la justice, l'égalité devant l'impôt, l'égalité devant les successions, la liberté ou le droit de disposer de sa personne et des biens d'autrui, la liberté des cultes, la liberté de la presse, la liberté du travail - tous ces principes non seulement étaient inapplicables à Saint-Domingue mais constituaient les causes et les raisons fondamentales de sa destruction comme régime de féodalité et d'exploitation humaine. Il suffisait que les antagonismes de classe fussent envenimés par les événements qui se passaient dans la métropole, il suffisait que les blancs propriétaires tinssent à la perpétuation de leur domination et aux privilèges qui en découlaient pour que la classe intermédiaire fût alliance avec les masses et que la Révolution de 1789 s'implantât de ce côté-ci des Antilles. Et parmi les Nègres de Saint-Domingue surgirent aussitôt des leaders de génie, un Toussaint Louverture, un Dessalines, un Christophe, un Pétion qui amenèrent la communauté à l'indépendance. Ils se firent les initiateurs, les propagateurs, les intégrateurs des principes de liberté, d'égalité, de fraternité qu'ils inscrivirent sur le drapeau de la révolte. En vain Napoléon Bonaparte, maître de l'Europe, à l'apogée de sa gloire, envoya-t-il une flotte de 50 vaisseaux portant 21.000 combattants et 21.000 marins soit un total de 42.000 [159] hommes pour vaincre l'insurrection. En vain plaça-t-il à la tête de cet-

te formidable armada son propre beau-frère, le Général Leclerc, secondé par quelques-uns des meilleurs officiers généraux, qui s'étaient illustrés sur les champs de bataille de l'Europe, en vain ; les Prolétaires de Saint-Domingue, illuminés par le souffle de la liberté, vainquirent les soldats de la grande armée et proclamèrent l'indépendance du pays qu'ils avaient labouré, ensemencé, humanisé. Ils substituèrent le nom d'Haïti à celui de Saint-Domingue tels que les autochtones appelaient cette merveilleuse terre montagneuse des Caraïbes.

Prodigieuse aventure, en vérité, que celle de ce troupeau d'esclaves tumultueusement mué en communauté dotée d'organismes de gouvernement. Car, il convient de remarquer - on insistera volontiers là-dessus - que pour vaincre les forces expéditionnaires, les parias révoltés furent contraints de brûler la terre, de faire table rase de tout ce qui était vivant afin que l'adversaire ne trouvât que le néant devant lui. Ils allèrent plus loin. Ils décrétèrent la guerre sainte de race contre race en expulsant du territoire tout individu qui ne fut pas de peau brune ou foncée - sauf les prêtres et les médecins. Et ce fut en de telles conditions et sur de telles ruines qu'en 1804, Haïti fit sa tragique et solennelle apparition parmi [160] les nations - honnie, redoutée, abhorrée par l'Europe et l'Amérique, au fait, par tous ceux qui bâtissaient leurs richesses, leur bien-être et leur prospérité sur l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ainsi donc, isolée, exsangue, misérable, Haïti, en soutenant que tous les hommes sont l'homme, s'était mise virtuellement en guerre avec une grande partie de l'humanité.

Cependant, en quelle langue avait-elle parlé au Monde stupéfié ?

Le croirez-vous ? Eh bien, pour proclamer *urbi et orbi* le droit qu'elle s'était octroyé de la libre disposition de son propre destin, elle trouvera que nul instrument n'était plus approprié à la propagation de son évangile que cette belle langue française universellement appréciée et répandue. Elle s'en servit hautainement. Ce fut donc en français qu'elle rédigea les Actes constitutifs de sa nationalité. En outre, délibérément, résolument elle adopta les mêmes institutions dont l'ex-

plosion venait de faire sauter toutes les Bastilles en 1789 et fièrement elle claironna les principes qu'elle avait inscrits sur les drapeaux de ses armées victorieuses. Elle voulut de cette façon proclamer qu'elle était la fille aînée de la Révolution française.

[161] Mais il s'en faudrait de beaucoup qu'une si soudaine transformation pût en un tournemain muer une société humaine en une communauté nouvelle sans aucune trace du passé. Il s'agit ici de matière vivante dont la constitution est faite autant d'éléments, matériels que spirituels. On veut dire que si nous portons tous en nous les mêmes éléments biologiques sur lesquels repose l'unité de l'espèce humaine, nous ne sommes pas "us imprégnés de tendances, de volitions, d'aptitudes incluses dans quelques gènes ancestraux dont la mutuelle attraction et les mystérieuses combinaisons détermineront notre personnalité individuelle et collective. Il advint donc que malgré l'adoption solennelle et sincère que nos pères firent des institutions françaises, il y eut dans la communauté naissante une lutte sourde entre ce qui était fondamentalement africain - mœurs, coutumes, croyances - et ce qui était d'acquisitions coloniales pendant trois siècles de servitude et d'acculturation.

De cette alchimie sociale découla une culture originale qui ne fut ni africaine, ni française, mais une harmonieuse synthèse de l'une et l'autre dont l'évolution s'est poursuivie et se poursuit sous nos yeux depuis cent cinquante ans de gestation dans les Amériques. Il est nécessaire de signaler que le phénomène n'a été et [162] n'est ordonné ni par la dictature d'un homme ni par celle d'un groupe, il n'a pas été non plus l'aboutissement d'aucune fatalité, de quelque pression guerrière ou économique. Il est au suprême degré la résultante d'une démarche historique et revêt le caractère spécifique d'un fait sociologique né des contingences de l'Histoire. En ce sens, il prend la signification d'une démonstration d'anthropologie culturelle. Et ce qui augmente sa valeur démonstrative, c'est que tant au point de vue économique que culturel, nous sommes partis de zéro puisque comme on vient de l'établir, pour lutter avec succès contre un adversaire supérieurement équipé en tous genres, il fallut se cuirasser contre l'adversité immi-

nente, adopter le slogan - liberté ou la mort - et détruire tout l'outillage économique qui faisait la prospérité de Saint-Domingue - usines et plantations sucrières, cafétérie et cotonnerie - puisque, en outre, même après la victoire, il fallut être prêt à obéir à l'ordre farouche du commandement : « Au premier coup de canon d'alarmes, les villes disparaissent et la Nation est debout ! » Mais nos pères s'enfoncèrent davantage dans le maquis de la méfiance et des représailles. Ils décrétèrent le bannissement de l'homme blanc de la communauté à l'exception des prêtres et des médecins, comme nous l'avons dit plus haut. Nous ne voulions rien devoir à autrui. Nous ne faisons [163] confiance qu'à nous-mêmes. Or, rares étaient les éléments indigènes qualifiés à se substituer à l'état-major intellectuel venu de France, implacablement exclu de l'organisation structurale du nouvel état. C'était une véritable gageure. Quand même, avec l'optimisme irrémissible qui est l'un des aspects de la mentalité haïtienne, avec l'opiniâtreté et l'orgueil dont nous fîmes nos boucliers, ce fut de nous et de nous seulement que nous tirâmes l'énergie et la foi pour organiser notre Cité au milieu de l'hostilité générale. Il en est résulté des débuts pénibles et malaisés, mais au fur et à mesure que se poursuit notre expérience nationale, nous nous croyons le droit de considérer avec fierté le chemin parcouru du point de départ au point d'arrivée. Aujourd'hui nous pouvons offrir à la critique de nos pairs, la constitution de notre structure sociale et culturelle sur le modèle français avec nos institutions républicaines, nos aspirations et nos réalisations démocratiques, nos lois, notre organisation administrative, nos écoles, notre Université, notre production intellectuelle, artistique, artisanale et technique - tout ce qui constitue, enfin notre étiage culturel.

Évidemment, le problème de la culture quel que soit l'angle sous lequel on le considère est moins un problème de quantité que de qualité. Néanmoins si, de quelques [164] centaines de mille unités dont fut composée notre communauté au point de vue démographique au moment de notre indépendance, nous sommes parvenus maintenant à près de quatre millions d'âmes avec une production intellectuelle de 5.000 volumes dans tous les domaines des sciences, des lettres et des arts,

si l'Académie française a pu s'écrier, à l'occasion du premier centenaire de notre indépendance, en 1904 : « Qui se serait douté que dans la République noire, déchirée de tant de discordes, agitée de tant d'orages, qui jusqu'ici a si peu connu le repos, il se trouverait tant de personnes, magistrats, professeurs, journalistes, que rien n'a pu décourager de cultiver les lettres. Ils ont des poètes en grand nombre, qui chantent les beautés de leur pays, les exploits de leurs pères à la conquête de leur liberté et les chantent en vers sonores et brillants. Ils ont des historiens, des romanciers, des orateurs dont l'anthologie nous cite de nombreux fragments qui se lisent avec beaucoup d'intérêt. Vous comprendrez que ce qui nous touche le plus, c'est de voir que ce pays qui s'est séparé de nous depuis un long siècle, garde le goût de notre littérature, qu'il lit nos auteurs et les imite, cultive notre langue... », si donc, tout cela constitue un aspect de notre culture elle révèle, cette culture, et par cette facette, l'influence fondamentale de l'empreinte française. De [165] plus, par ce processus ascensionnel, elle exalte au plus haut point la glorieuse frondaison de la civilisation latine dans nos Amériques. Serait-ce un paradoxe de prétendre qu'elle en porte le panache avec ostentation parce que précisément, elle est d'abord le point de rencontre de deux traditions qu'elle a unifiées en un tout cohérent ? Serait-ce inopportun de rappeler le lointain témoignage de Michelet qui déjà au début du 19^e siècle appelait Haïti : « La France noire ». Y aurait-il donc des affinités de tendances, d'aspirations et d'inclinations qui rapprochent notre communauté de ces nations latines également nourries du lait de la louve romaine et parées des grâces de la Méditerranée occidentale ? Sans doute. Et voici qu'Emmanuel Mounier, le clairvoyant animateur d'*Esprit*, le philosophe étoffé d'humanisme, trop tôt disparu, qui au cours d'un voyage en Afrique occidentale française en 1947, a dit que « l'Africain est un latin renforcé. Dans la vie, la vie publique l'intéresse avant tout, et dans la vie publique le beau parler où la tête, le cœur la langue s'échauffent ensemble ⁶. Image saisissante d'une mentalité qui caractérise celle des millions d'hommes dont l'Europe méridionale est l'ha-

⁶ Emmanuel MOUNIER, *L'éveil de l'Afrique noire*, Paris, 1948, p. 110.

bitat - [166] Français, Espagnols, Portugais, Italiens - tous riverains de cette Méditerranée ensoleillée où tant de voiles latines ont véhiculé le prestige d'antiques et nobles civilisations.

Ce furent ces mêmes peuples parlant des idiomes apparentés par les mêmes origines linguistiques, attachés à la même conception religieuse de catholicisme romain qui, à l'apogée de leur puissance, colonisèrent une grande partie des terres tropicales d'Amérique et leur apportèrent leurs langues magnifiquement colorés par les mêmes inflexions sonores, leurs mœurs, leurs coutumes et leur foi catholique. Ce furent ces mêmes peuples que l'esprit d'aventure et la volonté de puissance amenèrent au-delà des tropiques et de la ligne équatoriale au continent noir pour lui imposer la loi de la conquête.

Est-il étonnant dans ces conditions, que toutes ces démarches de l'Histoire aient abouti dans notre continent américain à une mosaïque d'individus de toute nuance dont une grande partie - celle que nous représentons à cette table ronde - porte l'empreinte de la même culture latine ? Quoique chacune de nos nations ici présentes ait acquis son indépendance, s'enorgueillisse du droit de disposer de soi selon des fins qui lui sont propres, nous n'en sommes pas moins liés tous par [167] le destin commun de la solidarité continentale. Il en découle le devoir de mieux nous connaître afin de pouvoir mieux apprécier nos valeurs respectives en délestant au maximum les particularismes qui nous distinguent les uns des autres. Et nous savons que les meilleurs moyens d'y parvenir résident dans l'intensité accrue des échanges culturels : liaison fraternelle des Universités, visites et échanges mutuels de professeurs, bourse d'études réciproques, créations universitaires de centres d'études inter-américaines, études pratiques et intensives des langues diverses qui séparent les unités culturelles en groupements étrangers les uns aux autres et qui constituent le, plus sérieux obstacle à la connaissance réciproque des ethnies inter-américaines. Or, à ce dernier point de vue, deux pays occupent les limites extrêmes de la divergence : le Brésil et Haïti. Le Brésil, terre vaste où croissent plus de 50 millions d'hommes, dont la langue nationale est le portugais, peu parlé si ce n'est dans l'ancienne métropole, le

Portugal. Et voici Haïti, sertie dans la zone montagneuse des Caraïbes, Haïti minuscule et surpeuplée qui porte - elle - le flambeau de la langue française. Et donc, le Brésil et Haïti particularisés par leur langue au milieu du bloc anglo-saxon de 162 millions d'habitants de langue anglaise, et hispano-américain de 110 millions d'habitants [168] de langue castillane. S'il est nécessaire que tous nos pays rendent la langue anglaise et la langue espagnole obligatoires dans nos écoles, nous avons le droit de réclamer la réciprocité intégrale en faveur du français et du portugais, au moins dans les écoles secondaires afin que d'un bout à l'autre du Continent, les quatre langues dont il s'agit soient comprises dans la généralité de nos peuples. Et de telles initiatives parties de nous, rejoindront celles que les pays d'Europe feront pour conserver intacte la gloire de la prestigieuse civilisation qu'ils apportèrent jadis au nouveau monde.

Or, nous sommes depuis longtemps avertis, quant à la France, que fidèle à son apostolat séculaire d'humanisme, elle répand à pleines mains ses œuvres culturelles. Ainsi se multiplient dans nos pays d'Amérique les missions françaises d'enseignement, missions permanentes ou temporaires. Et voici d'abord le Canada et la province de Québec où fièrement sont édifiées selon les initiatives exclusivement canadiennes d'illustres Universités et de magnifiques écoles de toute catégorie et où fleurissent la langue, les traditions, la religion venue de la vieille France. Et puis voici la Louisiane, ancienne terre française, qui a laissé décliner ces mêmes richesses tandis que dans la nouvelle Angleterre beaucoup d'écoles, [169] de congrégations religieuses maintiennent encore le prestige de la langue française. Mais en maintes places dans les grandes cités telles que New-York, Chicago, Washington D.C., l'Alliance française crée des foyers de culture française. Il en est de même d'ailleurs dans les vingt autres Républiques de notre hémisphère, que ce soient les pays de l'Amérique centrale, ceux de l'Amérique du Sud, du Mexique à l'Uruguay et au Chili, que ce soient les pays du bassin des Caraïbes, Républiques indépendantes, colonies ou départements français, la culture française s'alimente de toutes les contributions des arts, des lettres, de la science et de la technique

de la France immortelle. Si les deux dernières guerres mondiales ont changé, bouleversé, renouvelé les concepts de vie partout sur la planète, si d'autres nations gigantesques par le nombre et la puissance qui jadis, prenaient le mot d'ordre culturel de la vieille Europe, revendent maintenant le droit de glorifier leur propre culture à l'Est comme au Moyen et à l'Extrême-Orient, si l'Anglais s'est substitué peu à peu au français comme *lingua franca* dans les relations humaines, le français par ses vertus cardinales de clarté, de précision et de sobriété n'en est pas moins l'une des trois ou quatre langues qui restent au service des deux milliards d'hommes dont est peuplée la planète pour exprimer au monde [170] le Message de paix, de solidarité et de fraternité humaines qui est la suprême espérance de tous les hommes de bonne volonté.

Telle nous paraît être la position d'Haïti et de la culture française en Amérique.

Fin du texte